



Cascade de mots
Le Petit Peuple



Cascade de mots :
le Petit Peuple

© Parution le 31 octobre 2013

Tous les textes et illustrations restent la propriété exclusive de leurs auteurs et ne peuvent être utilisés sans leur accord.

Téléchargé sur : <https://sites.google.com/site/leshydres>.

Préface

Chers lecteurs,

Voici que devant vous s'est téléchargée et ouverte "La Cascade de Mots du Petit Peuple". Ce n'est pas un simple recueil numérique malgré les apparences mais bien une aventure à lui tout seul. Ce n'est pas seulement 23 textes et plus d'une dizaine d'auteurs, une illustratrice, un correcteur et un maquettiste. Ce n'est pas non plus seulement des heures de travail pour chacun, c'est un projet de longue haleine qui prend sa source en décembre 2008, lorsque les membres du Collectif Hydrae se lancent le défi d'écrire sur un thème en augmentant le nombre de signes peu à peu.

Tous les textes que vous allez lire respectent en effet la double contrainte du thème du Petit Peuple et d'un nombre exact de signes à respecter. On commence à 1, et on augmente de 50 à chaque texte. L'artiste ze nous régale avec une illustration qui suit la même philosophie.

Cette Cascade est également une aventure humaine, avec des aléas, des contretemps, des espoirs et déceptions, des grands moments également. Il est le fruit de rencontres avec des auteurs que nous ne connaissions pas au début de l'aventure et de la participation d'autres que nous connaissons et aimons. En un sens, ce recueil cristallise tout ce qui anime le Collectif depuis ses près de sept ans d'existence. Il est dédié à tous nos lecteurs et auteurs.

Merci à tous ceux qui ont rendu ce recueil possible et longue vie au Petit Peuple !

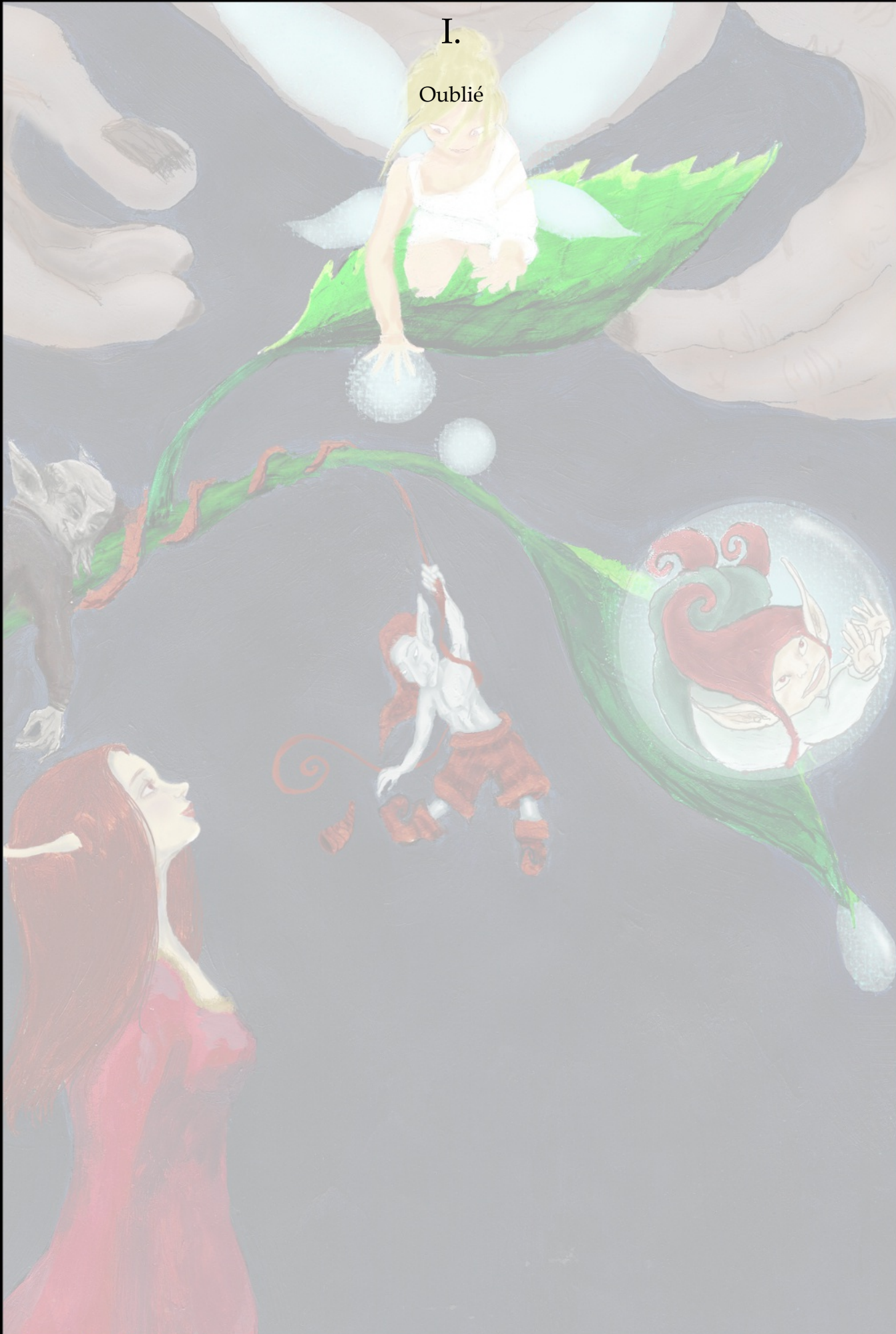
Sommaire

I.	...	6
II.	Solitaire	8
III.	Le théâtre des oubliés	10
IV.	Retour de flammes	12
V.	Guerre	14
VI.	L'enterrement de Lientgrin	16
VII.	Puis nous regarderons le soleil se coucher	18
VIII.	Les pleurs de la Fée	20
IX.	Le Lac de l'Oubli	22
X.	Peut-on dormir chez vous ce soir ?	24
XI.	Recyclum	27
XII.	Envolée technologique	30
XIII.	Les cordonniers d'Arline	33
XIV.	Les Etres des Flaques	36
XV.	Un tour de Samain	39
XVI.	La Complainte de Louis Courtois	42
XVII.	Un dîner entre gentlemen	47
XVIII.	Élection	50
XIX.	Au royaume de Rempiqua	55
XX.	Le korrigan	58
XXI.	La place de rêve	61
XXII.	Quelques gouttes de pluie	64
XXIII.	Horl fait sauter la banque	68
	Crédits	72
	Biographies	73



I.

Oublié

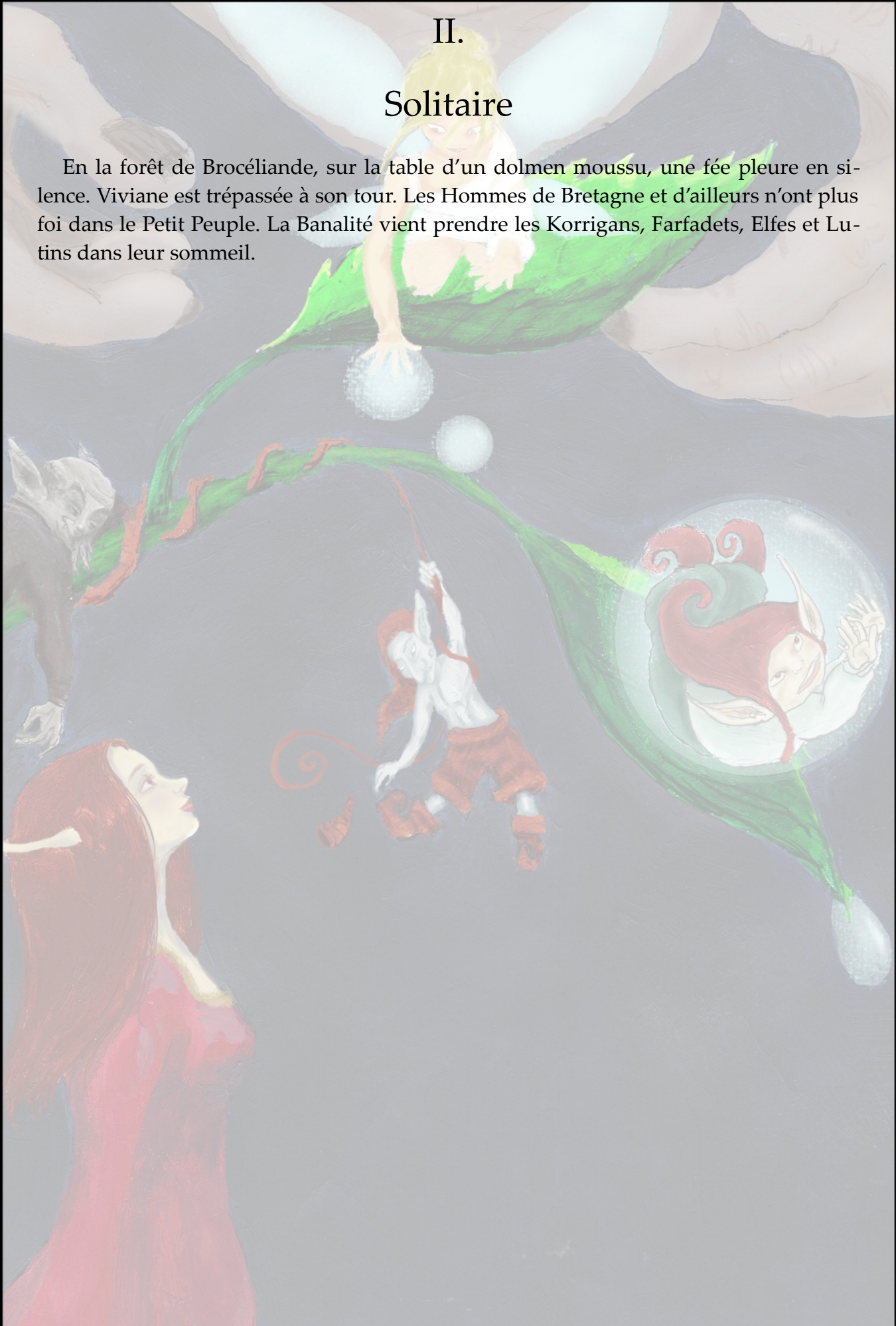




II.

Solitaire

En la forêt de Brocéliande, sur la table d'un dolmen moussu, une fée pleure en silence. Viviane est trépassée à son tour. Les Hommes de Bretagne et d'ailleurs n'ont plus foi dans le Petit Peuple. La Banalité vient prendre les Korrigans, Farfadets, Elfes et Lutins dans leur sommeil.





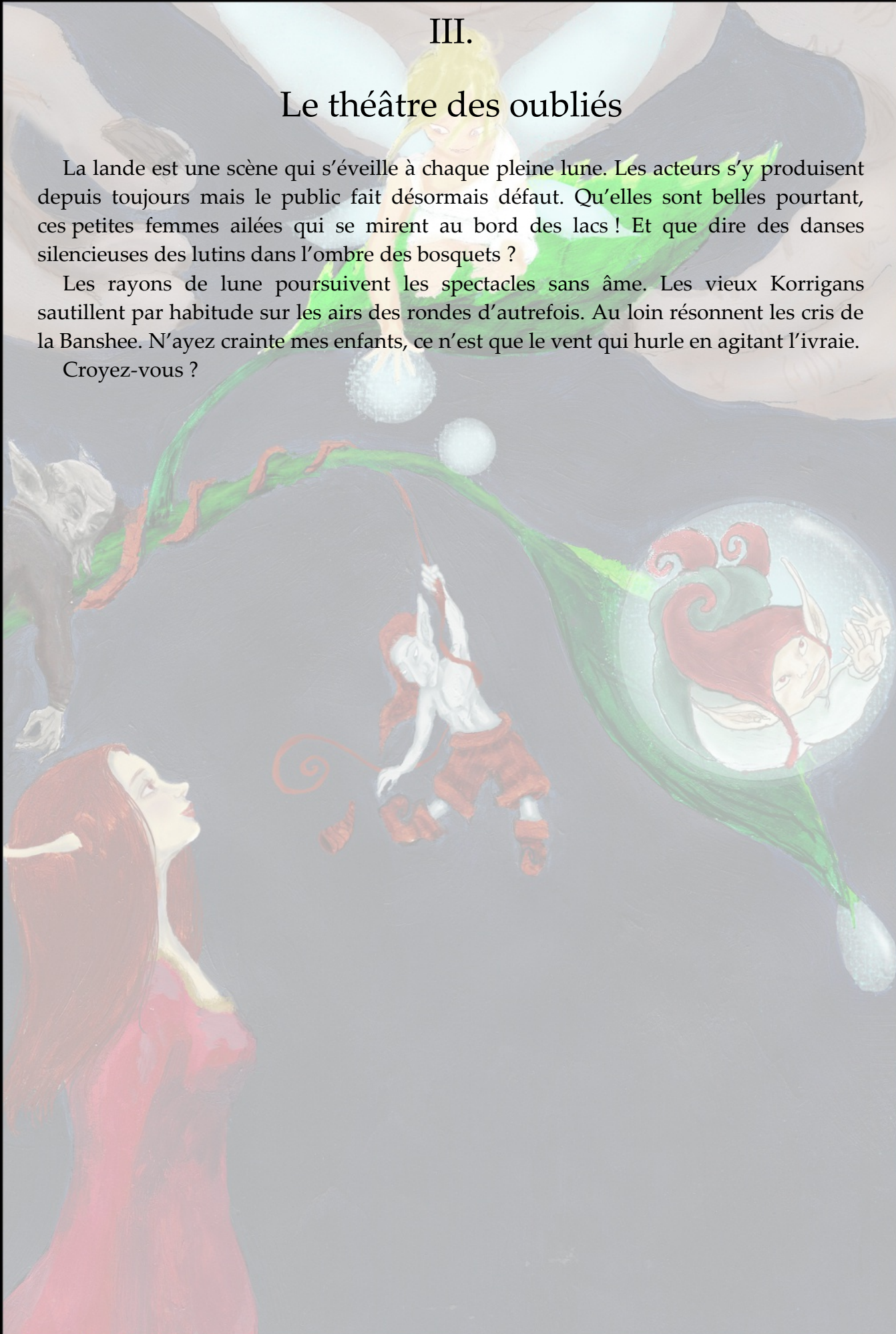
III.

Le théâtre des oubliés

La lande est une scène qui s'éveille à chaque pleine lune. Les acteurs s'y produisent depuis toujours mais le public fait désormais défaut. Qu'elles sont belles pourtant, ces petites femmes ailées qui se mirent au bord des lacs ! Et que dire des danses silencieuses des lutins dans l'ombre des bosquets ?

Les rayons de lune poursuivent les spectacles sans âme. Les vieux Korrigans sautillent par habitude sur les airs des rondes d'autrefois. Au loin résonnent les cris de la Banshee. N'ayez crainte mes enfants, ce n'est que le vent qui hurle en agitant l'ivraie.

Croyez-vous ?





IV.

Retour de flammes

— Grand-père, tu me racontes une histoire ?

Le vieillard tira sur sa pipe et la lumière s'échappant du fourreau illumina ses sourcils broussailleux un instant.

— Si tu veux, répondit-il, souriant. Comme toutes les histoires, commençons par "Il était une fois"... Il était une fois de grandes créatures vivant dans des tours de pierre et de verre. Ces êtres étaient des sorciers très puissants qui avaient plié à leur volonté le feu, l'eau, l'air et la terre. Rien ne leur résistait tant ils étaient puissants. Ce désir était inextinguible aussi décidèrent-ils un jour de contrôler la Réalité. Leur magie, la quantique, la déchira et ils furent engloutis par ce qu'ils trouvèrent de l'autre côté. Lutins, Fadets, Elfes, Dragons, Licornes et autres... C'était là-bas que nous nous étions réfugiés en préparant nos forces... Et de la même façon qu'ils nous avaient détruit auparavant, nous détruisîmes les Humains à notre tour...





V.

Guerre

La pénombre venait de se poser sur l'abbaye de Paimpont. À la lisière de la forêt, une petite silhouette trapue observait ce bastion de la chrétienté. Ce n'était autre que Forts-Bras et ce dernier était soucieux.

Voici quatre lunes que le Grand Conseil s'était réuni. Quatre lunes à discuter la plus grave décision que le Petit Peuple n'eût jamais à prendre depuis son existence.

— Nous en avons assez de ces moinillons de pacotilles ! avait beuglé Fièrre-Trogne, le doyen des Korrigans. Non contents de nous dénigrer auprès des humains en essayant de nous mélanger à leur pathétique folklore démoniaque, les voici qui coupent nos forêts pour étendre le domaine de leur abbaye ! Nous n'avons d'autres choix que de nous en débarrasser !

Une clameur s'était élevée : le Petit Peuple allait entrer en guerre contre l'Église Catholique et ses bedonnants serviteurs.

Forts-Bras étant le plus bagarreur des Follets, il fut nommé Général des Armées Lutines. Cette nuit, il serait à la tête de milliers de ses semblables transformés en d'improbables combattants. Il savait que l'abbaye brûlerait et que les clercs serviraient de combustible, mais il savait aussi que son peuple ne pourrait pas gagner cette guerre.



VI.

L'enterrement de Lientgrin

La nuit tombait sur le petit peuple endeuillé. Chacun des visages de l'assemblée exprimait une grande tristesse : ce soir ils enterraient un de leur proche. Un lutin des plus éminents, puisqu'il était leur maître à tous dans l'art de la musique. Jamais voix de fée ne fut plus cristalline que la sienne, jamais goblin n'eut plus d'inspiration que lui pour la poésie. Tous s'inclinaient devant son art et ses compositions enchantaient jusqu'aux humains ; il n'était pas rare qu'un enfant s'égarât en allant puiser de l'eau, étourdi par les échos d'une de ses mélodies.

Mais le grand Lientgrin ne chanterait plus. Ses petits doigts n'épouseraient plus les cordes de sa harpe. Avec lui s'était évanouie l'inspiration de toute une génération d'elfes.

Senthdo qui était sage, grimpa sur le piédestal dressé par le petit peuple devant la tombe de leur frère. Tremblant de chagrin et de vieillesse, il leur tint ce discours :

— Mes amis ! Aujourd'hui nous déplorons la perte du plus grand de nos musiciens. L'ignorance et la brutalité ont eu raison de sa sensibilité. Que cela nous serve de leçon à tous : ces forêts où nous trouvions inspiration et paix ne sont désormais plus que des terrains de jeux pour humains. Ils ne croient plus en nous. Leurs chevaux nous piétinent, leurs yeux glissent sur nous, leurs guerres brûlent nos forêts. Notre vie ici est révolue. Il est temps de disparaître de la vue des hommes et de rester caché dans une ombre bienfaitrice.



VII.

Puis nous regarderons le soleil se coucher

Un rayon de crépuscule traverse les volets, ricoche sur un mur de pierres sombres, illumine une table recouverte de parchemins. Dans un coin, affalé sur une paille, un vieillard chuchote à l'être minuscule et doré qui volette au-dessus de sa tête.

— Dis, tu te souviens ?

— De quoi ?

— De notre rencontre ?

— Non.

— Non ?

— Non.

— Moi je m'en souviens.

— En quoi est-ce important ?

— Je vais mourir.

— Je sais. Tu vas mourir, je serai libre.

— Comme si tu ne pouvais pas te libérer seul ! Mes pouvoirs ne sont que fumerole emportée par le vent. Tu pourrais briser notre lien d'un battement d'ailes.

— Tu te trompes, vieil homme. Ton état n'influe pas sur la puissance de ta magie, juste sur ta capacité à l'utiliser. Tant qu'elle est là, je suis là.

— Tu vas rester à mes côtés, alors ?

— Je vais rester à tes côtés. J'ai passé une partie de ma vie avec toi ; même nous, les fées, finissons par nous attacher, malgré vos croyances.

— Merci.

— Ne me remercie pas, ça fait partie de ma nature.

— Tu ne t'en souviens vraiment pas ? De notre rencontre ?

— Tu m'as enlevé à mon univers. Mon esprit a occulté mes expériences passées, me préservant de la folie. Nous ne pouvons vivre dans ce monde avec cette expérience en mémoire. Tu es familier à ma vie. C'est tout ce qui compte.

— Je... j'aimerais que tu ouvres...

Le vieillard tousse, crache un sang noir.

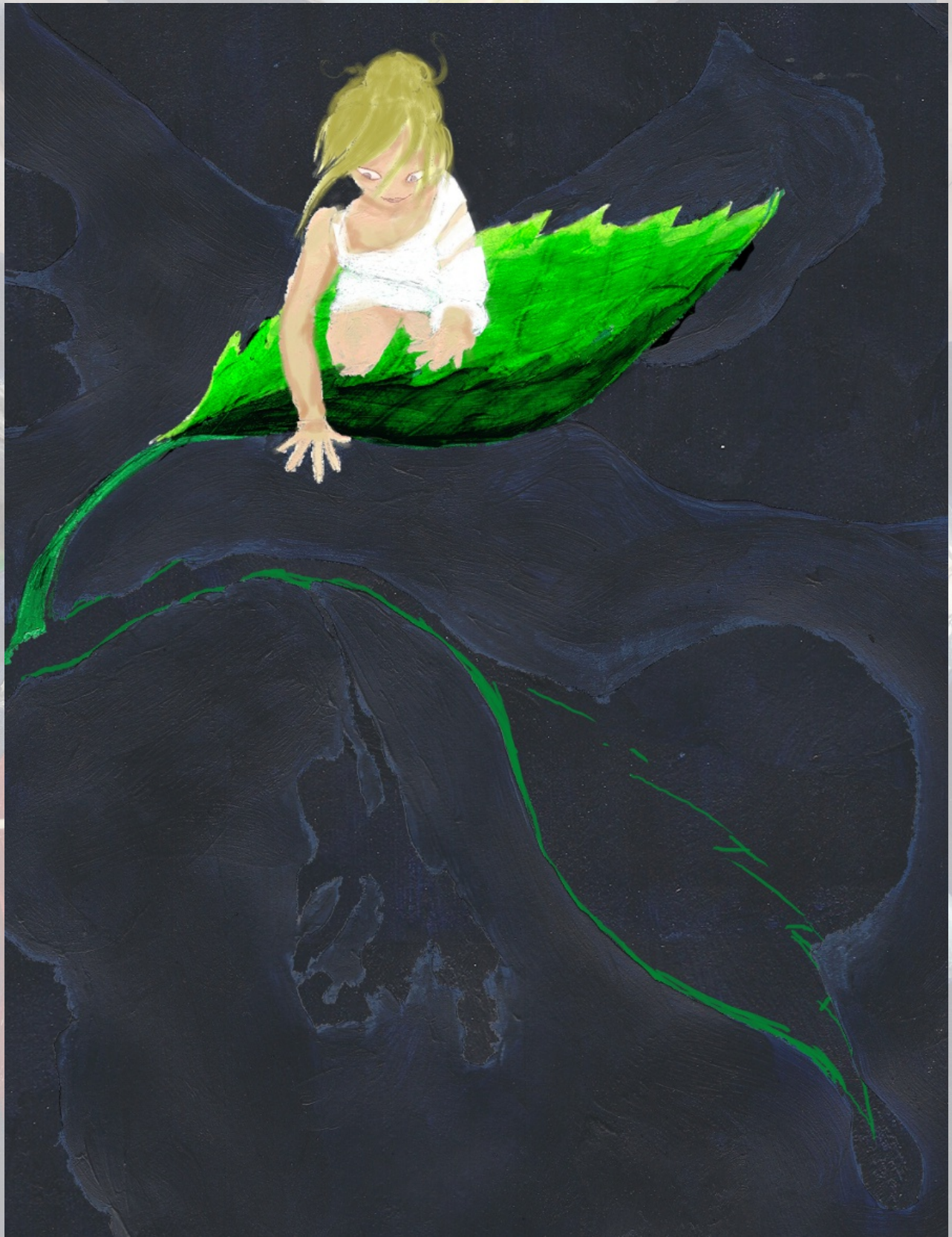
— Ne te fatigue pas. Je connais le moindre de tes désirs. Tu vois, notre lien marche toujours.

D'un geste de la main, les volets s'ouvrent, la lumière du crépuscule déferle dans la pièce.

— Tu te souviendras de notre rencontre une fois dans ton monde ?

— Oui.

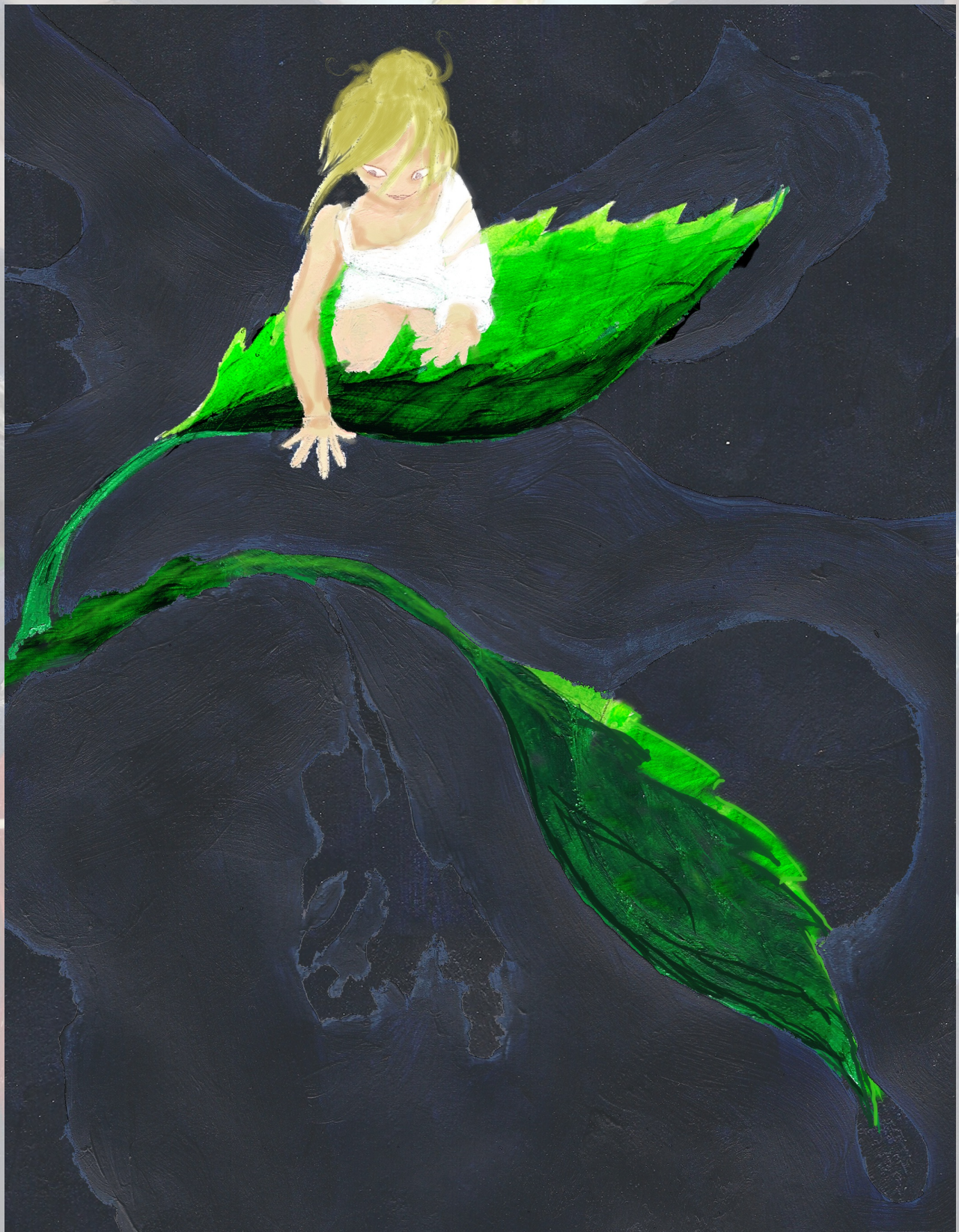
— Alors, ça me suffit.



VIII.

Les pleurs de la Fée

- Pourquoi pleures-tu petite fée ?
- Parce qu'un sorcier les ailes m'a arraché. Il me les a prises, les a broyées dans son mortier. Poudre d'ailes de fée, payée de ma liberté... À terre il m'a jetée.
- Oh, je comprends... Pourquoi pleures-tu petite fée ?
- Parce que le chat du sorcier les yeux m'a crevé. Comme je ne pouvais plus voler, au sol il m'a plaqué et, de sa griffe acérée, mes pupilles il a percé. Le sang mon visage a encroûté. Riant à gorge déployée, il m'a laissé me relever.
- Oh, je vois... Pourquoi pleures-tu petite fée ?
- Parce qu'une mante les jambes m'a dévoré. Comme je ne pouvais plus voler, comme je ne pouvais regarder où aller, dans le jardin j'ai erré et sur une mante je suis tombée. Dans sa tête je me suis cognée, une de ses antennes ai pliée, et les jambes elle m'a fauché.
- Oh, j'entends bien... Pourquoi pleures-tu petite fée ?
- Parce que la fontaine m'a rejeté. Comme je ne pouvais plus voler, comme je ne pouvais plus marcher, je me suis avec les mains traînée, jusqu'à la margelle, jusqu'au miroir aux fées. Mes sœurs m'ont regardé, vers moi elles ont volé et sur le marbre m'ont porté. Là, mon dos, mes yeux et mes moignons elles ont touché. Puis elles m'ont renié. Elles ont déclaré que je n'étais plus une fée si je ne pouvais voler, si je ne pouvais danser. Au bas de la pierre elles m'ont jeté et tous mes os sous le choc se sont brisés. N'étais-je vraiment plus une fée ? À le croire je me suis refusée. Mon âme, mon esprit, cela en moi n'avait pas changé.
- Mais... Pourquoi pleures-tu petite fée ?
- Parce que le vent jusqu'aux humains m'a portée, et j'ai pu lire leurs pensées. Aucun d'eux ne croyait plus dans les fées. Nous qui n'existions que pour eux, pour les faire rêver, ils nous avaient oublié. De toutes mes épreuves, c'est celle-ci qui m'a brisée...



IX.

Le Lac de l'Oubli

Veilleur était un farfadet. Malicieux comme il se doit, laid bien malgré lui. Les boursoflures de son crâne, où trônaient deux ou trois épis chétifs de cheveux perpétuellement gras, il les cachait sous un bonnet trop grand. Les rabats de son couvre-chef moutarde écrasaient ses longues oreilles trouées comme du gruyère. Pour cette nuit-ci, c'était une bénédiction car il pleuvait à torrent et l'eau s'accumulait sur les rebords de sa coiffe, sans entrer dans ses tympanes.

Ce qu'il faisait là, et surtout pourquoi il attendait sous la pluie, lui-même l'ignorait en partie. Quand un nouveau présage se dévoile à Destinée, l'oracle du village, on ne pose pas de question. On écoute. Et on obéit.

Aussi Veilleur s'acquittait-il de son rôle au sein de la communauté : surveiller le Lac de l'Oubli. Ce lac ne cessait d'enfler ces derniers temps, symbole de l'extinction progressive de Féerie dans l'esprit des Hommes. Destinée craignait-il une crue si violente et subite pour envoyer le farfadet sous la pluie, en pleine nuit, guetter la surface pourtant paisible ?

Ne voyant rien venir, Veilleur bâilla d'ennui et s'endormit sous un saule, en retrait sur la berge.

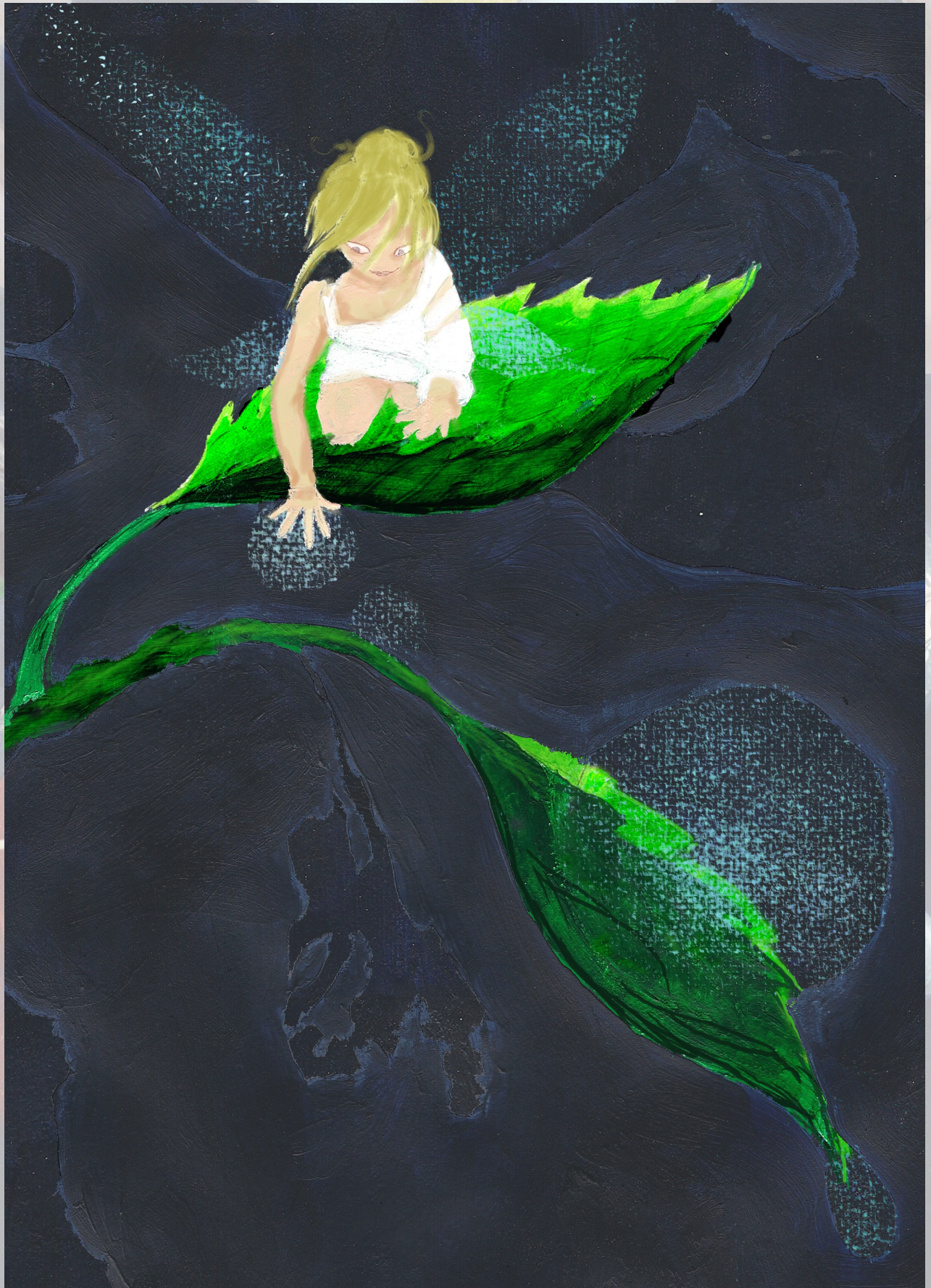
Passemondes et Opale formaient un couple bien mal assorti. Le premier était un troll courtaud, au groin proéminent et couvert de furoncles, appendice que surmontaient deux yeux chassieux qu'encadrait un faciès prognathe. La seconde était la beauté incarnée et aurait pu être princesse parmi ses sœurs les Fées si elle avait été de sang royal. Quand elle battait des ailes, des étincelles nacrées se dispersaient dans l'air.

Pour le moment, ils étaient invisibles aux yeux des hommes et contemplaient en pleurant le massacre qui se perpétrait sans qu'ils puissent agir.

Depuis près d'une lune, ils étaient comme prisonniers de cette sombre et nauséabonde cité où Destinée les avait envoyés. Paris.

Un gigantesque brasier se tenait sous la Grande Dame de Métal, rongée par la rouille et le temps. Opale soupira tristement alors que des hommes en combinaison jetaient de pleines brassées de grimoires contant la vie en Féerie. Les ouvrages s'embrasaient presque instantanément au contact des flammes.

Sur le village, l'aube se leva. Ses habitants s'éveillaient. Leur mine était celle des mauvais jours. Certains s'étonnèrent de ne pas voir Veilleur sur la place publique, pour le conte du matin. On alla le quérir au bord du Lac. On n'y retrouva que son corps. Noyé.



X.

Peut-on dormir chez vous ce soir ?

Les bras croisés, le regard noir et le bout du pied tapotant le sol, le farfadet contem-
plait le monticule de terre qui s'amoncelait devant lui. Ou plus exactement, il contem-
plait la petite fée qui dormait à son sommet. Les premiers rayons du soleil d'automne
lui chatouillaient la moustache mais cela n'apaisait guère son humeur massacrate.

— ISADORAAAAAAAAAAAAA ! rugit-il.

La petite fée se réveilla en sursaut et se frotta les yeux.

— Maître Jean-Loup ? balbutia-t-elle en voyant le farfadet. Que...

— Dis-moi Isadora, l'interrompt-il, que fait-on quand on dort près d'une chaumière
humaine ?

— Heu... On rend un service avant le lever du soleil pour remercier ?

— Et c'est quoi, ça ?

Il désignait le tas sur lequel elle était perchée.

— Ah ça ! s'exclama-t-elle. Cette nuit, une taupe s'est coincée la patte dans une es-
pèce de caisse enterrée là-dessous. Comme je l'ai entendue pleurer, j'ai creusé un trou
pour aller l'aider... Il ne fallait pas ?

Les prunelles de Jean-Loup lançaient des éclairs dignes d'un orage de printemps.

— Au milieu d'un potager ! explosa-t-il. Tu as ruiné trois plants de tomates ! Tu crois
que les fermiers vont apprécier ?

Isadora jeta un regard sous ses pieds et parut rétrécir sur place.

— Je n'y avais pas pensé... avoua-t-elle dans un souffle. Ils... Ils vont nous détester ?

— Mais qui m'a flanqué une godiche pareille ? maugréa le farfadet en se prenant la
tête dans les mains. Moi qui espérais avoir enfin trouvé une maison agréable où nous
installer...

— Je... Maître Jean-Loup, je...

— Arrête de pleurnicher !

La petite fée s'immobilisa, les lèvres tremblantes et les yeux pleins de larmes. Le far-
fadet soupira. Des bruits résonnèrent soudain depuis la maison. Les maîtres des lieux
sortaient. L'épouvante gagna Isadora.

— On fait quoi, Maître Jean-Loup ?

— On se cache, petite sottie !

Ils plongèrent derrière un potiron. Un homme surgit de la maison et se dirigea droit
vers le potager. Isadora renifla en essayant d'être discrète, ce qui exaspéra encore plus
le farfadet.

L'homme fronça les sourcils en apercevant le tas, approcha et s'accroupit pour mieux
voir. L'incrédulité et le bonheur traversèrent simultanément son visage. Il se redressa
d'un bond.

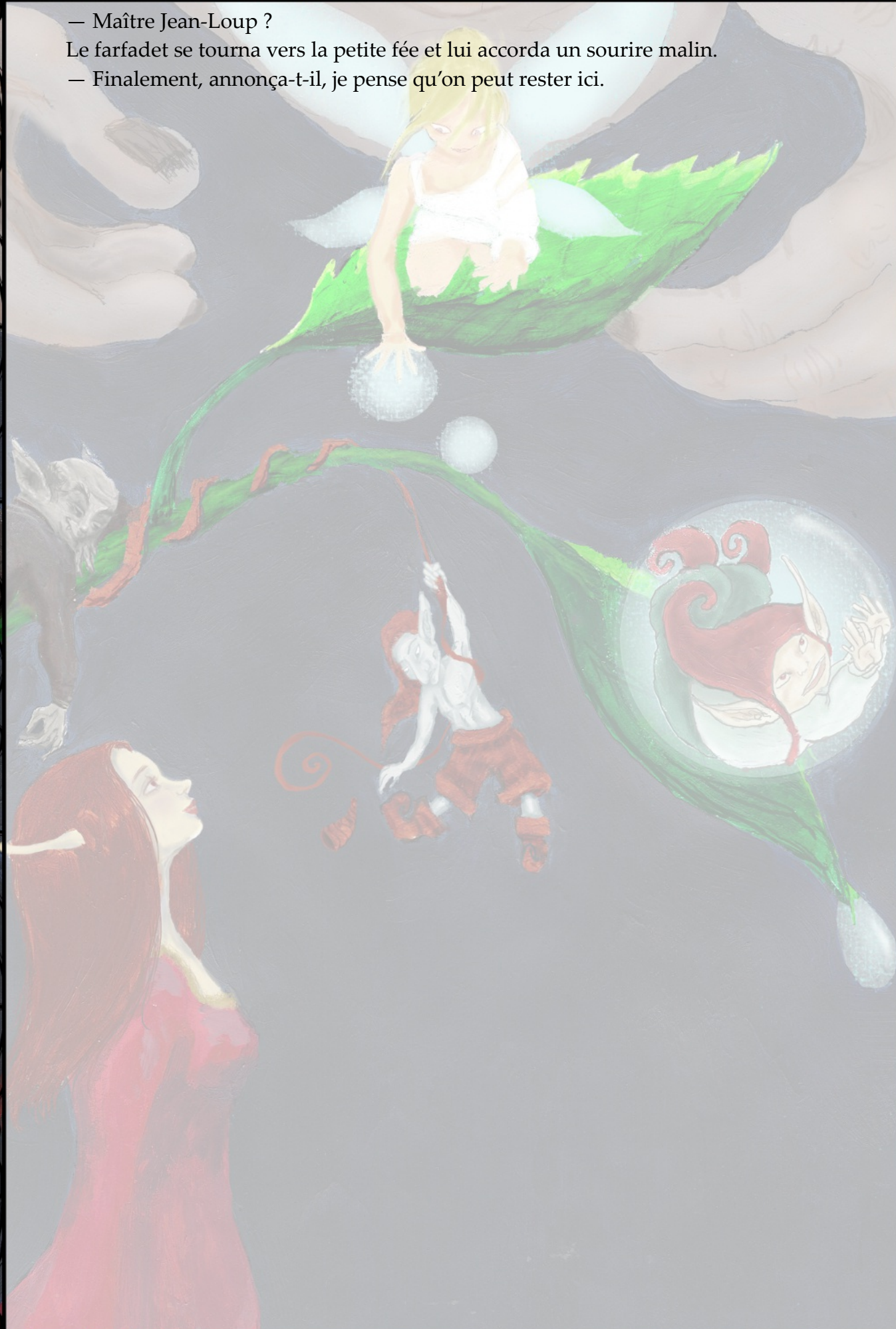
— Chérie ! cria-t-il en courant vers la maison. Chérie !

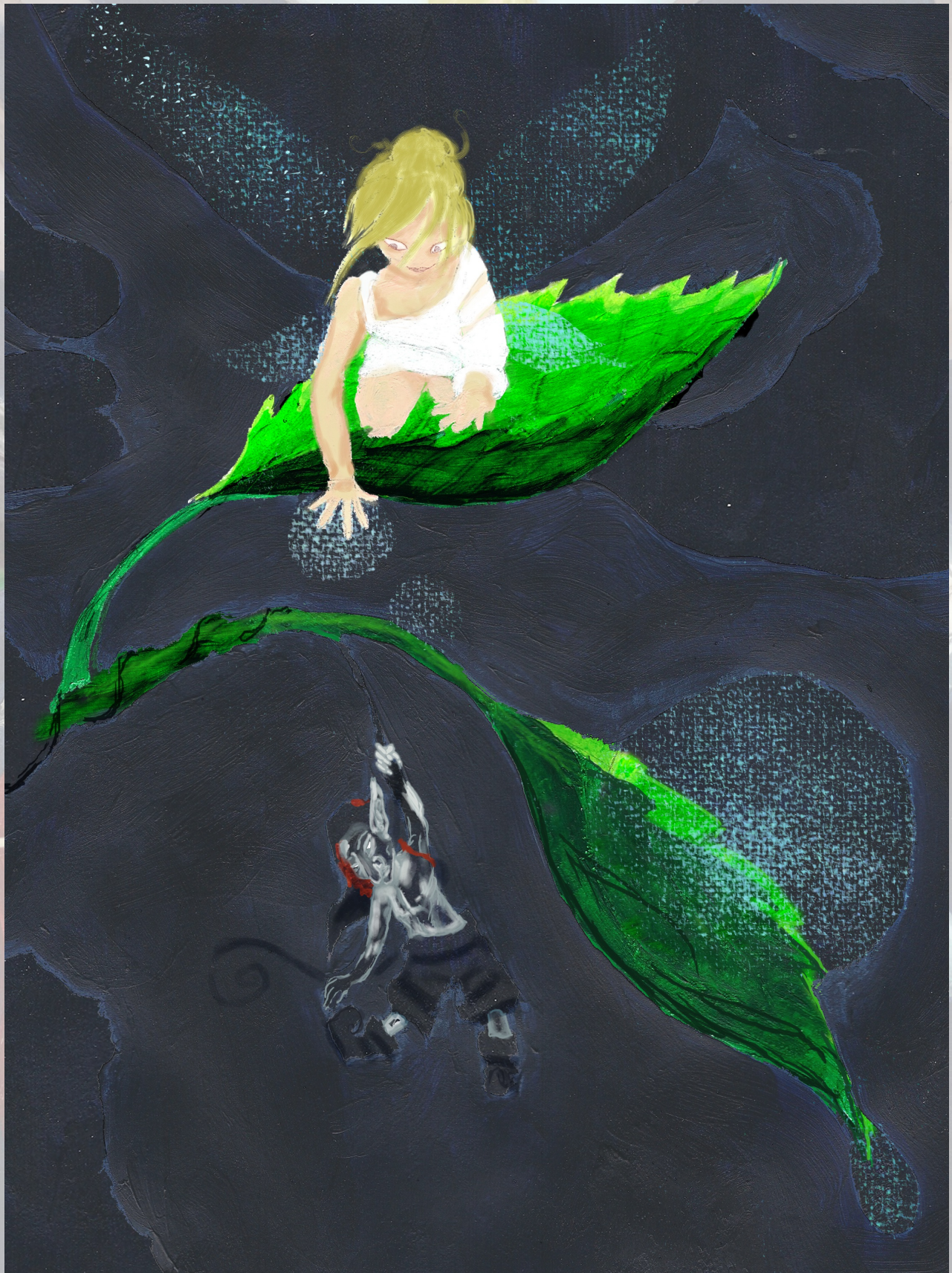
Jean-Loup en resta perplexe. Il attendit que l'humain se soit éloigné pour approcher
à son tour. Au fond du trou, le contenu de la caisse défoncée brillait d'un reflet jaune
sous le soleil levant.

— Maître Jean-Loup ?

Le farfadet se tourna vers la petite fée et lui accorda un sourire malin.

— Finalement, annonça-t-il, je pense qu'on peut rester ici.





XI.

Recyclum

— Papa, la petite souris, elle fera quoi de ma dent ?

Le père répond distraitement.

— De jolis colliers bien sûr. Les souris aiment fabriquer des colliers avec toutes sortes de choses.

Clémentine acquiesce, pas tout à fait convaincue, puis se laisse aller sous ses couvertures. Avec sa pièce, elle achètera des bonbons. D'ailleurs, elle a déjà une autre dent qui bouge.

Son père la plonge dans l'obscurité et s'apprête à quitter la chambre.

— Attends ! Tu dois ouvrir la fenêtre, sinon elle pourra pas entrer !

Il revient sur ses pas et pousse la vitre. Clémentine a cette idée fixe depuis sa première dent. Elle est persuadée que la petite souris escalade la façade de l'immeuble pour enlever son précieux butin en échange d'une piécette.

— Avis à toutes les équipes, la petite de l'appartement 80, bâtiment C, vient de laisser une autre dent sous l'oreiller. Il n'en manque que quatre.

Derrière le Nuton dentophile, ses équipiers sont à pied d'œuvre. Le garçon du 50 B a jeté l'une des siennes à la poubelle. Quant à celui du 12 C, il en a perdu une en vacances. Les Nutons du Morbihan s'en sont occupés et l'ont renvoyée par courrier postal.

— On en est où pour les nouveaux arrivants ? demande-t-il en surveillant l'opération sur son écran de contrôle – l'équipe pose le pied sur le toit du bâtiment C et entame la descente en rappel.

— Une petite fille au 36 D vient d'arriver de Lille. Ceux du Pas-de-Calais nous envoient les dents déjà tombées. Il y a également un nouveau-né au 9 B qui a commencé à faire ses dents. À suivre.

La descente se déroule sans encombre. L'équipe passe par la fenêtre et en un tournemain, la dent a disparue, remplacée par un alliage de fer et d'argent. Ce sont des professionnels. Déjà cinquante ans que les Nutons se sont lancés dans le recyclum ! On ne traîne pas dans le milieu.

Lorsqu'un courant d'air soulève son rideau, Clémentine sait : la petite souris est passée.

La fillette se retourne puis fouille sous son oreiller où repose le trésor tant attendu. Enfin ! Elle rajuste son coussin et fait briller la pièce entre ses doigts. *Quand même. Qu'est-ce qu'elles font des dents, les souris ?*

Et elle sombre dans un sommeil où des rongeurs pygmées dansent devant un feu, des colliers de dents autour de la tête.

Six mois plus tard et une cinquantaine de paquets de bonbons, Clémentine a perdu toutes ses dents. Les nouvelles, elles, se percent de caries.

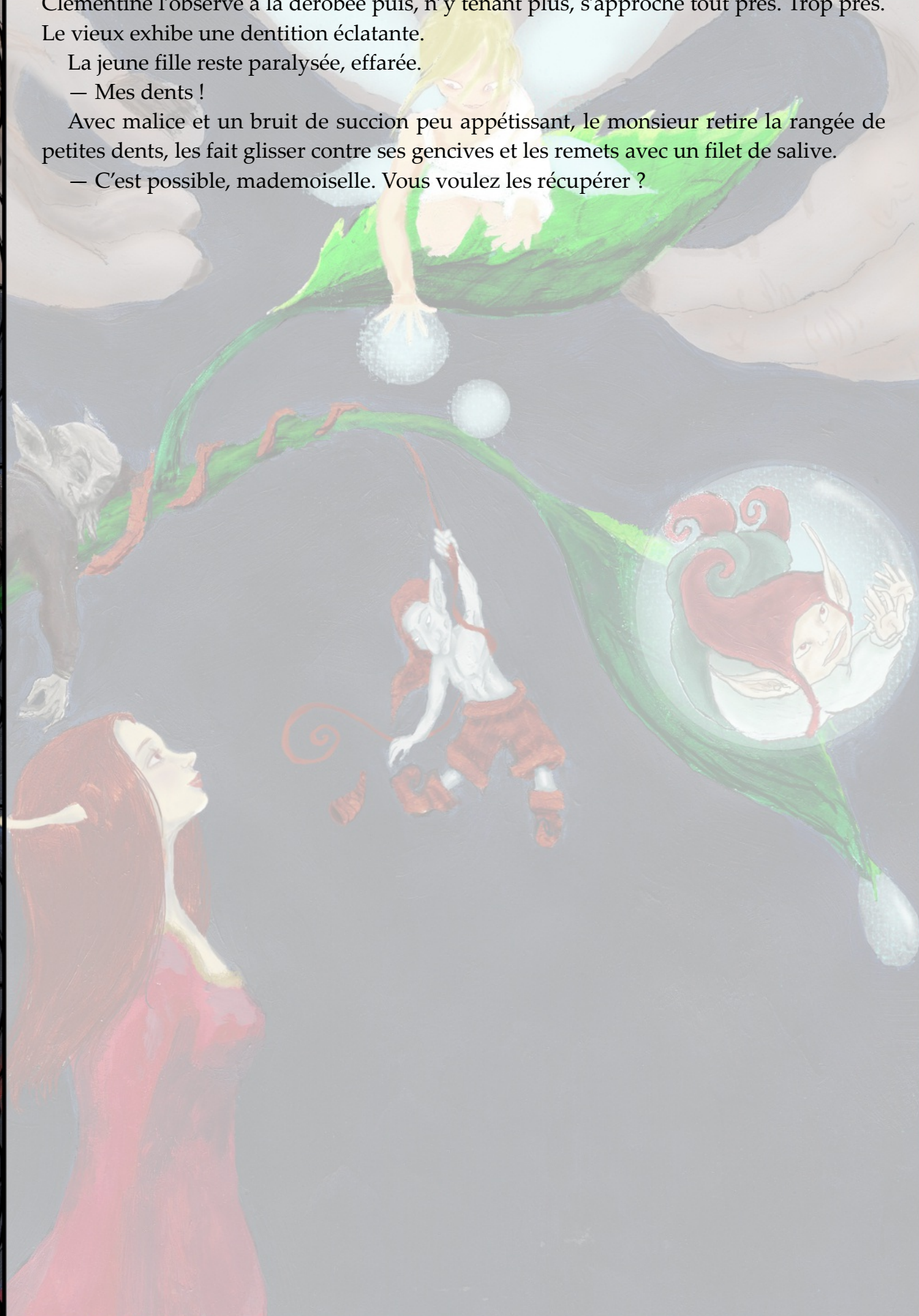
Chez le dentiste, un vieil homme feuillette un magazine, sourire aux lèvres. Clémentine l'observe à la dérobée puis, n'y tenant plus, s'approche tout près. Trop près. Le vieux exhibe une dentition éclatante.

La jeune fille reste paralysée, effarée.

— Mes dents !

Avec malice et un bruit de succion peu appétissant, le monsieur retire la rangée de petites dents, les fait glisser contre ses gencives et les remet avec un filet de salive.

— C'est possible, mademoiselle. Vous voulez les récupérer ?





XII.

Envolée technologique

Peraldo pestait tandis que Brini soignait sa cheville. La chute avait été particulièrement dure, mais Brini ne s'étonnait plus des déboires de son maître. Ce dernier s'était mis martel en tête de devenir le premier gnome à inventer une machine volante. Ses efforts, jusqu'à présent soldés par de cuisants échecs, commençaient pourtant à payer : plus les machines parvenaient à décoller, plus la chute était dure. La douleur était signe de succès.

Malgré ses fiascos répétés, Peraldo n'en restait pas moins une célébrité parmi les siens. Autrefois, les gnomes de la région venaient même l'observer pendant qu'il travaillait. Leurs nez apparaissaient à sa fenêtre, s'écrasant sur les vitres crasseuses. Au-dessus, deux yeux ronds détaillaient le moindre de ses faits et gestes. Excédé par cette habitude, Peraldo avait fui son village et s'était isolé avec son assistant dans la demeure d'un savant humain. L'intérêt était double : plus de curieux pour le déranger, et du matériel à profusion. En effet, l'inventeur qui les hébergeait à son insu gardait en réserve une grande quantité d'objets, parmi lesquels les deux êtres ne se privaient pas de puiser.

— J'y étais presque ! conclut Peraldo tandis que Brini finissait le bandage. Si seulement la nacelle n'avait pas été entraînée par l'hélice... Viens ! Il faut recommencer !

Son dernier modèle de machine volante ressemblait à un panier surmonté d'une grosse vis aux filets très larges. La saillie en hélice, en tournant très vite autour du cylindre central, devait propulser la nacelle dans les airs. Elle était activée par un pédalier, sur lequel Peraldo s'était si bien excité qu'il était parvenu à faire décoller l'engin. Malheureusement, un engrenage s'était bloqué, et la nacelle, soudée à son moteur, avait été brutalement entraînée par la vis, projetant son pilote sur le sol. L'appareil s'était écrasé un peu plus loin, à la grande surprise du vieux barbu propriétaire des lieux. Cet humain l'avait alors ramassé. Intrigué, il s'était attablé pour en esquisser quelques dessins avant de le démonter, ce qui ne manqua pas de faire enrager Peraldo.

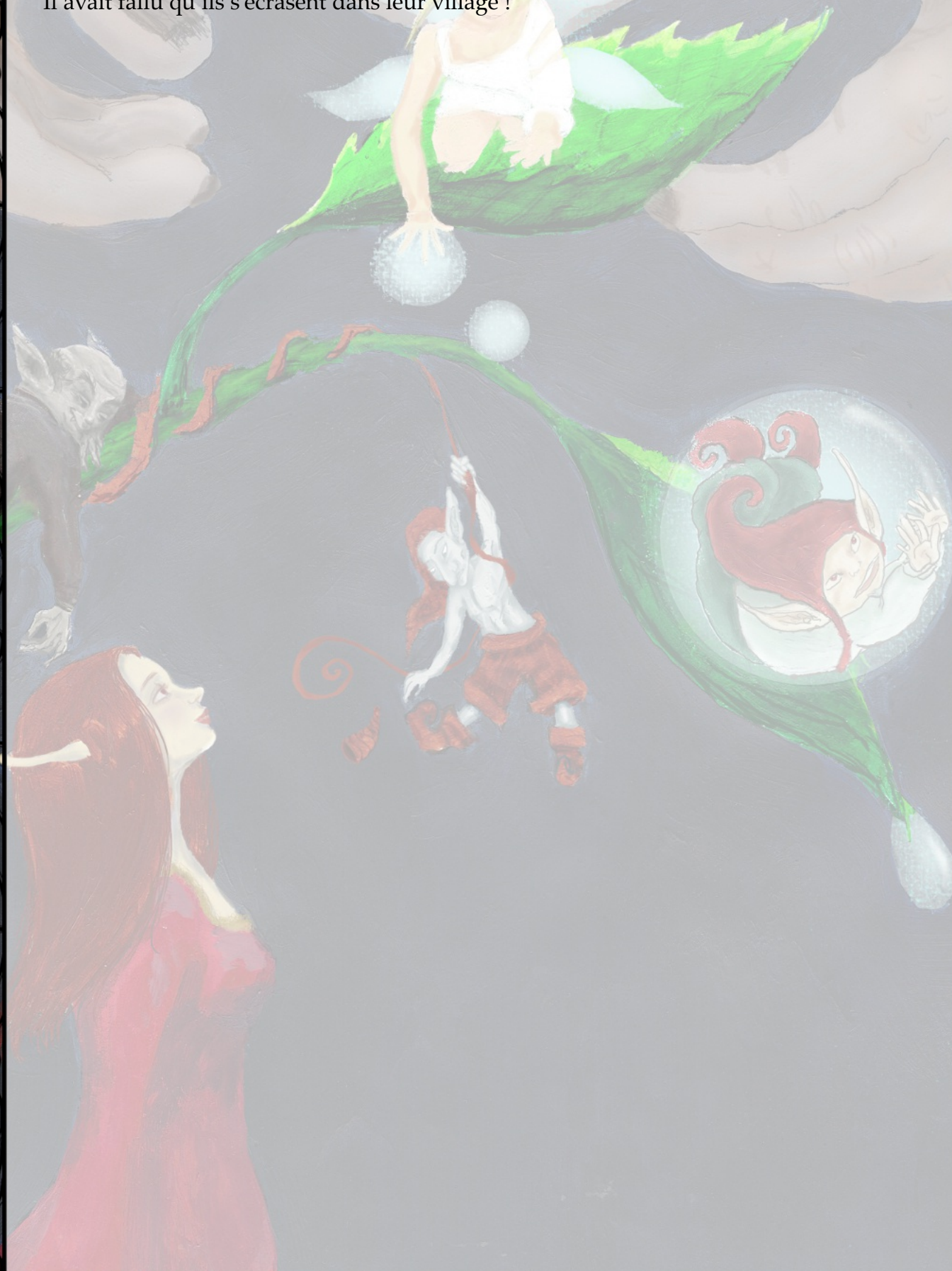
Aidé de son assistant, il passa la journée suivante à grappiller le matériel nécessaire à la réalisation d'une seconde vis aérienne. Le soir venu, ils purent enfin reprendre la construction.

Le nouvel aéronef fut prêt dans la matinée. Sans hésiter, Peraldo monta à bord, invitant Brini à le suivre : il avait installé un second pédalier pour donner plus de force à l'hélice. Un peu moins rassuré que son maître, Brini l'y rejoignit et ce fut le décollage ! La vis se mit à tourner sous l'impulsion des deux gnomes. Elle tourna, tourna, et bientôt entraîna l'appareil dans les airs. Seulement, il était encore impossible de le diriger. Zigzaguant dans la pièce au gré des courants d'air, l'engin traversa une vitre et continua sa course dans les champs.

Après un trajet assez aléatoire, ils laissèrent la vis décélérer, espérant que cela permettrait à l'appareil de se poser en douceur. Peraldo exultait, voyant là son premier vol réussi !

Mais lorsque la vis cessa de tourner, l'appareil perdit soudainement de l'altitude, et ils s'écrasèrent dans la forêt.

Quand Brini parvint à s'extraire des débris, il fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements. Derrière lui, Peraldo pestait à nouveau, clopinant sur sa cheville blessée. Il avait fallu qu'ils s'écrasent dans leur village !





XIII.

Les cordonniers d'Arline

De mémoire de leprechaun, un cordonnier ne terminait jamais complètement son travail. Il ne fabriquait qu'une chaussure sur deux, et trouvait en général le moyen de la rendre en retard. Le doyen du petit village d'Arline envisageait de mettre un terme à ces pratiques nuisibles à leur réputation. Cette seule idée avait plongé toute la cordonnerie dans la plus absolue morosité. Un silence inaccoutumé accueillait donc les énumérations des retards accumulés :

— Maître Pierrin n'a toujours pas commencé les souliers du duc de Cheshire ! Or voilà un bon mois que la commande a été passée.

— Oh ce n'est rien ! l'interrompit un des conseillers de l'ancien. N'as-tu pas entendu parler des chaussures du comte de Chambord ? C'est presque devenu un sujet de plaisanterie ! Un an qu'il les attend !

— Un an ! vitupéra le doyen. Il ne doit même plus s'en souvenir !

— Détrompez-vous, il m'en a reparlé la semaine dernière, à l'occasion d'un dîner chez la marquise. À ce propos, cette dernière se plaint aussi d'une commande non honorée.

Celui qui venait de parler se nommait Sebo, ambassadeur des leprechauns auprès des humains. C'est lui qui se chargeait de prendre les commandes et de ramener les paires fabriquées. Il prenait son travail très au sérieux car les hommes raffolaient de leurs créations : les souliers qui sortaient des cordonneries d'Arline se comparaient aux plus belles œuvres de joaillerie ! La noblesse savait qu'obtenir une paire terminée était très rare. Cela ne donnait que plus de valeur aux produits finis.

— Une commande non honorée ? reprit un des conseillers. Je doute qu'elle soit vraiment plus urgente que celle du comte.

— Et pourtant ! Elle fut passée voilà dix ans ! La marquise s'adressa directement à un des nôtres, un dénommé Budoc. À ce jour, elle n'a jamais reçu de nouvelles de sa part.

Un murmure de colère parcourut l'assistance. Dix ans ! Voilà qui était intolérable ! Les barbes ébouriffées s'agitaient sous les bonnets rouges, les petits yeux au-dessus des hautes pommettes lançaient des éclairs. C'était toute la respectabilité de la profession qui était remise en jeu !

On ne tergiversa plus. Sebo se proposa d'aller lui rappeler sa promesse et sortit sous les encouragements du conseil.

Inconscient de toute cette agitation, bien au calme dans son atelier, Budoc contemplait ses nouveaux souliers avec fierté. Voilà qui ferait de lui le leprechaun le plus en vue de la fête de Beltaine !

Sa tâche terminée, il entreprit de mettre un peu d'ordre dans son établi. Les cornettes et les fers accrochés ici, les cols de cygne là. Chaque chose trouvait sa place en un clin d'œil, la poussière et les débris semblaient disparaître par magie, avalés dans les tourbillons du petit homme. Dansant en travaillant, s'enivrant du son de sa propre voix, il virevoltait d'un bout à l'autre de la pièce.

Soudain, on frappa à sa porte.

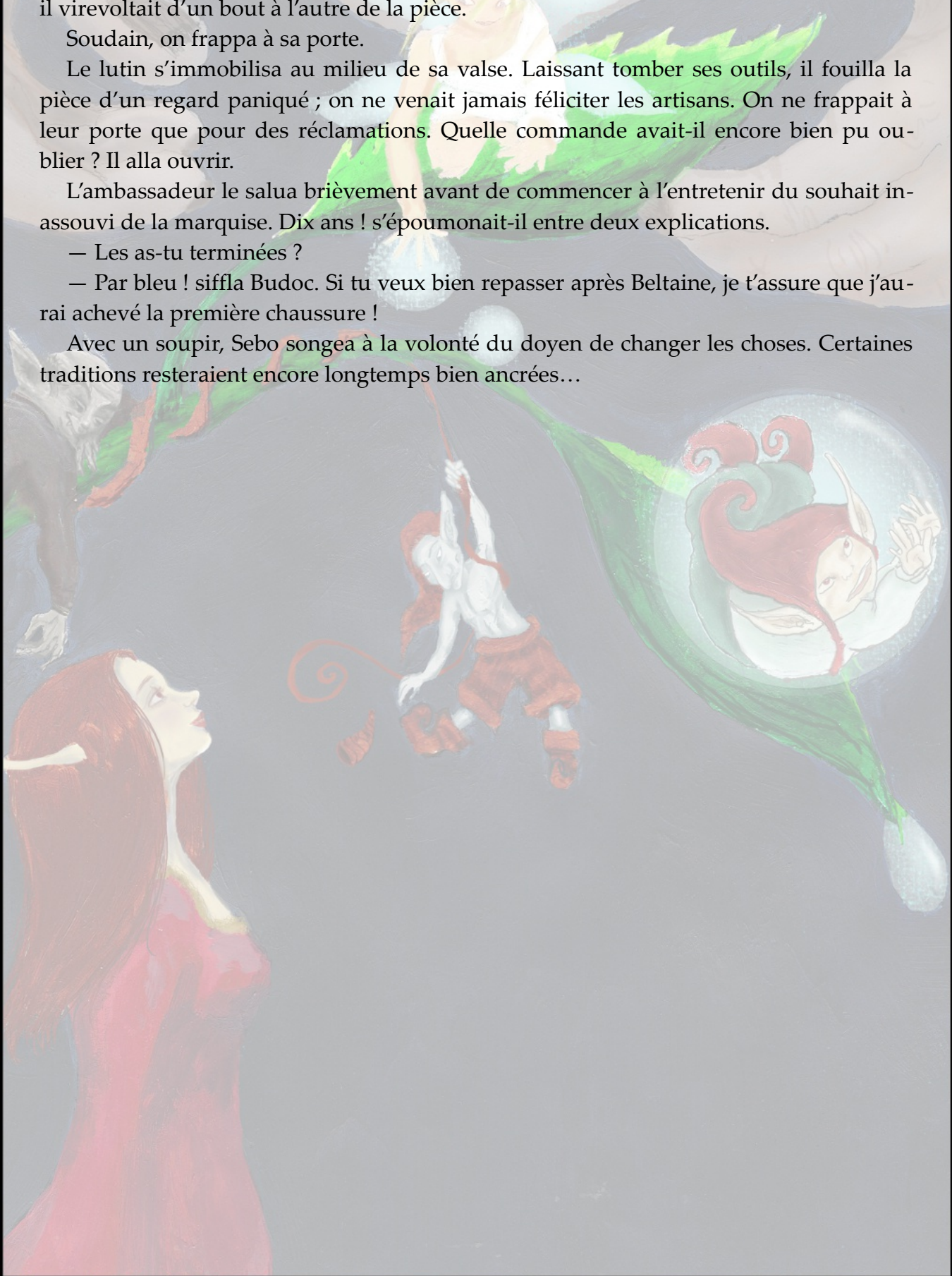
Le lutin s'immobilisa au milieu de sa valse. Laisant tomber ses outils, il fouilla la pièce d'un regard paniqué ; on ne venait jamais féliciter les artisans. On ne frappait à leur porte que pour des réclamations. Quelle commande avait-il encore bien pu oublier ? Il alla ouvrir.

L'ambassadeur le salua brièvement avant de commencer à l'entretenir du souhait inassouvi de la marquise. Dix ans ! s'époumonait-il entre deux explications.

— Les as-tu terminées ?

— Par bleu ! siffla Budoc. Si tu veux bien repasser après Beltaine, je t'assure que j'aurai achevé la première chaussure !

Avec un soupir, Sebo songea à la volonté du doyen de changer les choses. Certaines traditions resteraient encore longtemps bien ancrées...





XIV.

Les Êtres des Flaques ou Lettre éphémère aux Humains

[La pluie tombe sur la chaussée sans discontinuer et s'y accumule dans de minuscules dépressions. Le crépitement sourd emplît l'air et la rumeur est pareille à un murmure persistant, à une voix lente mais assurée. Des flaques se forment bientôt. Malgré la nuit tombée, l'on peut voir à la lumière des réverbères qu'elles bougent seules, sans aide extérieure, se tortillent et très vite se transforment... La voix se tait, hésite, loin de sa confiance d'il y avait à peine quelques secondes. Elle reprend finalement.]

Nous sommes les oubliés des contes et des légendes, les oubliés de tous.

Vous qui lisez ces mots, si je vous dis fée, lutin, changelin, korrigan, à coup sûr vos yeux s'éclaireront car vous connaissez ces créatures. Oh peut-être n'en avez jamais vu, dans ce vingt-et-unième siècle maussade. Contrairement aux temps passés, ce serait même un miracle que de tels illustres représentants du Petit Peuple se soient montrés à vos yeux, mais vous les connaissez tout de même. Vos ancêtres vous ont instruit de leurs histoires, vos ancêtres les ont fait vivre par leurs mots. Vous connaissez leurs traits, vos enfants les dessinent. Peu à peu, leurs histoires reviennent dans vos mémoires et ils revivent dans vos livres, vos films, vos peintures.

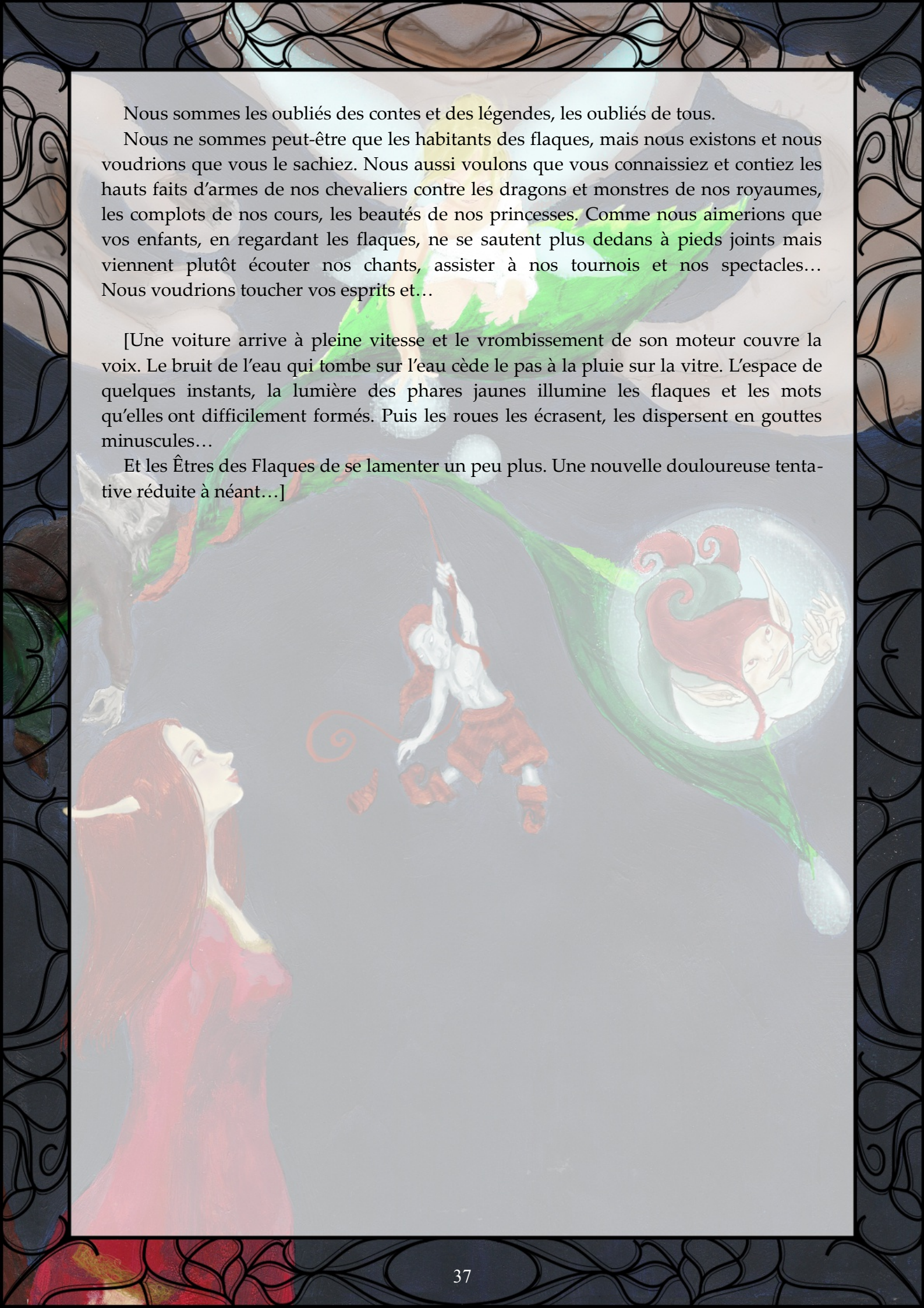
De tous les êtres féeriques, nous, nous sommes les seuls que vos ancêtres aient oubliés. Les seuls inconnus des Hommes... Nous qui sommes si proches pourtant.

Nous sommes les oubliés des contes et des légendes, les oubliés de tous.

Nous ne sommes point des parias, nous ne sommes pas plus des pestiférés. Dans les nuages et dans les océans, dans les fontaines et dans les lacs, dans les sous-bois et les villes, nous sommes connus de tous les êtres féeriques et respectés par eux, mais vous, peuples humains, vous ne nous avez jamais remarqué, vous ne nous avez jamais vu, même lorsque nous dansions devant vous et que vos yeux étaient fixés dans notre direction.

Aujourd'hui, nous nous posons toujours la même question : pourquoi ne vous remarquez-nous jamais ? Sommes-nous trop petit ? Mais vous connaissez les fées des flocons de neige, ce ne peut être ça. Notre physique est-il trop neutre ? Il est sûr que par rapport à des nymphes et des dryades, ou même des trolls et des gobelins, nous sommes insignifiants. Ni trop beau pour être chantés, ni trop laid pour être craints. Nous ne sommes mêmes pas un danger pour vos vies car sinon, vous nous auriez déjà combattus.

Non, nous sommes seulement les Êtres des Flaques. Rien de plus rien de moins. Peut-être est-ce pour cette raison que vous ne nous avez jamais vu. Vous ne vous attendez pas à ce que la Féerie soit présente dans de tels lieux, éphémères mais perpétuels à leur manière...

The background of the page is a painting. In the foreground, a woman with long, flowing red hair and a red dress looks upwards with a concerned expression. In the background, a scene of destruction is depicted: a large green dragon is being crushed by a grey stone structure. A small, white, winged creature is hanging from a red vine. To the right, a woman with red hair and a white dress is floating in a large, glowing green bubble. The entire scene is framed by a decorative, black, swirling border.

Nous sommes les oubliés des contes et des légendes, les oubliés de tous.

Nous ne sommes peut-être que les habitants des flaques, mais nous existons et nous voudrions que vous le sachiez. Nous aussi voulons que vous connaissiez et contiez les hauts faits d'armes de nos chevaliers contre les dragons et monstres de nos royaumes, les complots de nos cours, les beautés de nos princesses. Comme nous aimerions que vos enfants, en regardant les flaques, ne se sautent plus dedans à pieds joints mais viennent plutôt écouter nos chants, assister à nos tournois et nos spectacles... Nous voudrions toucher vos esprits et...

[Une voiture arrive à pleine vitesse et le vrombissement de son moteur couvre la voix. Le bruit de l'eau qui tombe sur l'eau cède le pas à la pluie sur la vitre. L'espace de quelques instants, la lumière des phares jaunes illumine les flaques et les mots qu'elles ont difficilement formés. Puis les roues les écrasent, les dispersent en gouttes minuscules...

Et les Êtres des Flaques de se lamenter un peu plus. Une nouvelle douloureuse tentative réduite à néant...]



XV.

Un tour de Samain

Le poissonnier s'essuya les mains sur son tablier puis tendit les sardines à sa cliente :
— Vous allez vous régaler. Et tenez, en prime je vous offre ces magnifiques coquilles de nautille que je... mais ou sont-elles passées, nom d'une morue pas fraîche ? Euh... je ne dis pas ça pour vous madame !

Non loin de là une petite créature filait à toutes jambes. Elle traversa le marché en un éclair et s'évanouit dans la forêt.

En sécurité au fond de son trou, Lirzhin regardait en souriant le bric-à-brac posé sur sa table : une casserole en cuivre sans manche, quelques plumes de faisan, un pot de glu aux effluves nauséabonds, des bogues de châtaignes, un tas de boutons de culotte et... deux coquilles de nautilles.

— Parfait, c'est parfait, se dit-il.

Une main poilue s'empara d'un grimoire usagé sur une étagère. Il était relié avec du crin de licorne et sur la tranche on pouvait lire : Les Arcanes Magiques Secrètes. Lirzhin inspira à fond et l'ouvrit.

Quelques heures plus tard, c'était fini. Il voulut voir le résultat alors il se pencha au-dessus de sa bassine d'eau. Il vit... une tête de korrigan (ou de petite crapule comme les humains l'appelaient parfois.) : une caboche noire et ridée avec un excès de nez et de dents et des poils foisonnants. Un spectacle assez moche au demeurant mais pas pour Lirzhin. D'abord il se trouvait assez beau mais surtout, depuis quelques minutes, un détail important faisant toute la différence.

— Impec', se réjouit-il. Je vais faire un malheur.

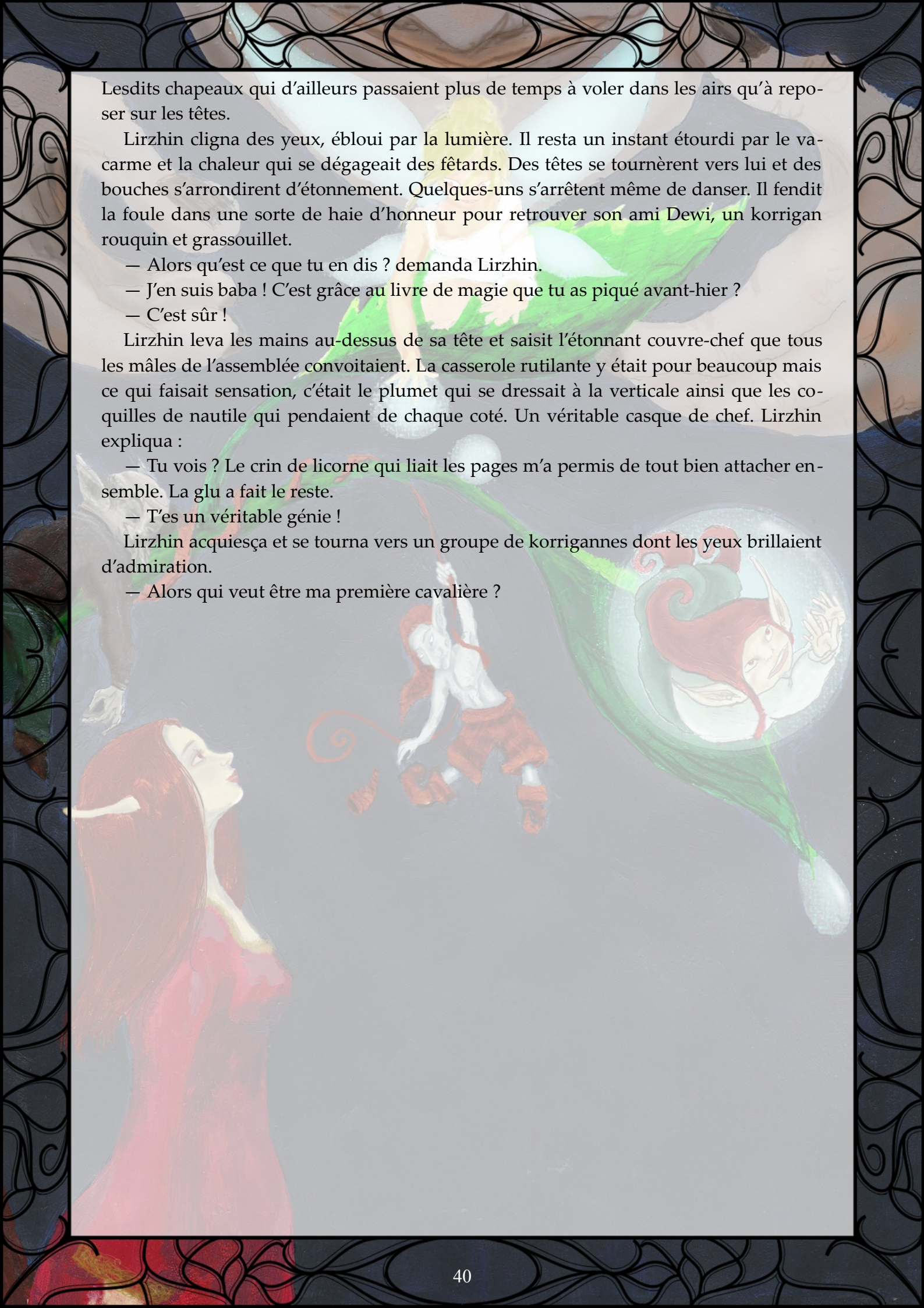
Il faisait nuit noire dans la forêt de Telefor, une petite silhouette marchait d'un pas vif. Elle marmonnait

— Troisième menhir à droite, il m'a dit troisième menhir à droite.

Arrivé dans une large clairière, Lirzhin se dirigea vers un vénérable chêne. De là, il contempla les ombres de l'alignement de menhirs qui s'étendaient sur des centaines de mètres. Il passa devant deux pierres dressées et contourna la troisième par la droite. Le korrigan vérifia une dernière fois sa mise et posa ses mains à plat sur la pierre. Elles s'enfoncèrent. Lirzhin disparu.

« Et un, et deux et, un, deux, trois ! »

Le son des bombardes se déchaina d'un coup, bientôt rejoint par celui des violons. L'immense caverne où Lirzhin se trouvait, grouillait de monde pour cette fête de Samain ; des centaines de korrigans mais aussi quelques fées et dryades venues s'encanailler. L'ambiance était digne d'une fourmilière en panique. On courait, sautait et dansait en tous sens, on chantait aussi (faux la plupart du temps) et surtout on riait à s'en décrocher les mâchoires. Les korriganes rivalisaient d'élégance. La variété des couleurs de leurs robes faisait penser à un champ de fleurs sauvages au printemps. Les korrigans, plus sobres portaient le traditionnel habit noir et le chapeau plat à rubans.



Lesdits chapeaux qui d'ailleurs passaient plus de temps à voler dans les airs qu'à reposer sur les têtes.

Lirzhin cligna des yeux, ébloui par la lumière. Il resta un instant étourdi par le vacarme et la chaleur qui se dégageait des fêtards. Des têtes se tournèrent vers lui et des bouches s'arrondirent d'étonnement. Quelques-uns s'arrêtent même de danser. Il fendit la foule dans une sorte de haie d'honneur pour retrouver son ami Dewi, un korrigan rouquin et grassouillet.

– Alors qu'est ce que tu en dis ? demanda Lirzhin.

– J'en suis baba ! C'est grâce au livre de magie que tu as piqué avant-hier ?

– C'est sûr !

Lirzhin leva les mains au-dessus de sa tête et saisit l'étonnant couvre-chef que tous les mâles de l'assemblée convoitaient. La casserole rutilante y était pour beaucoup mais ce qui faisait sensation, c'était le plumet qui se dressait à la verticale ainsi que les coquilles de nautile qui pendaient de chaque côté. Un véritable casque de chef. Lirzhin expliqua :

– Tu vois ? Le crin de licorne qui liait les pages m'a permis de tout bien attacher ensemble. La glu a fait le reste.

– T'es un véritable génie !

Lirzhin acquiesça et se tourna vers un groupe de korriganes dont les yeux brillaient d'admiration.

– Alors qui veut être ma première cavalière ?



XVI.

La Complainte de Louis Courtois gentilhomme fée de belle tournure et mauvais aloi

Le soir, dans les boîtes huppées de Niort,
On peut croiser un drôle de minet
Au nez fin, aux ongles manucurés,
Aux cheveux longs et aux cils griffés Dior.

Vous le reconnaîtrez à ses manières,
Au ruban d'un bleu miroitant l'azur
Qui noue les boucles de sa chevelure,
À sa façon de siroter sa bière :

Lors, il lève son mignon petit doigt.
Les gars s'en gaussent tandis que ces dames
Devant si grand raffinement se pâment.
Voilà pourquoi on le dit « Louis Courtois ».

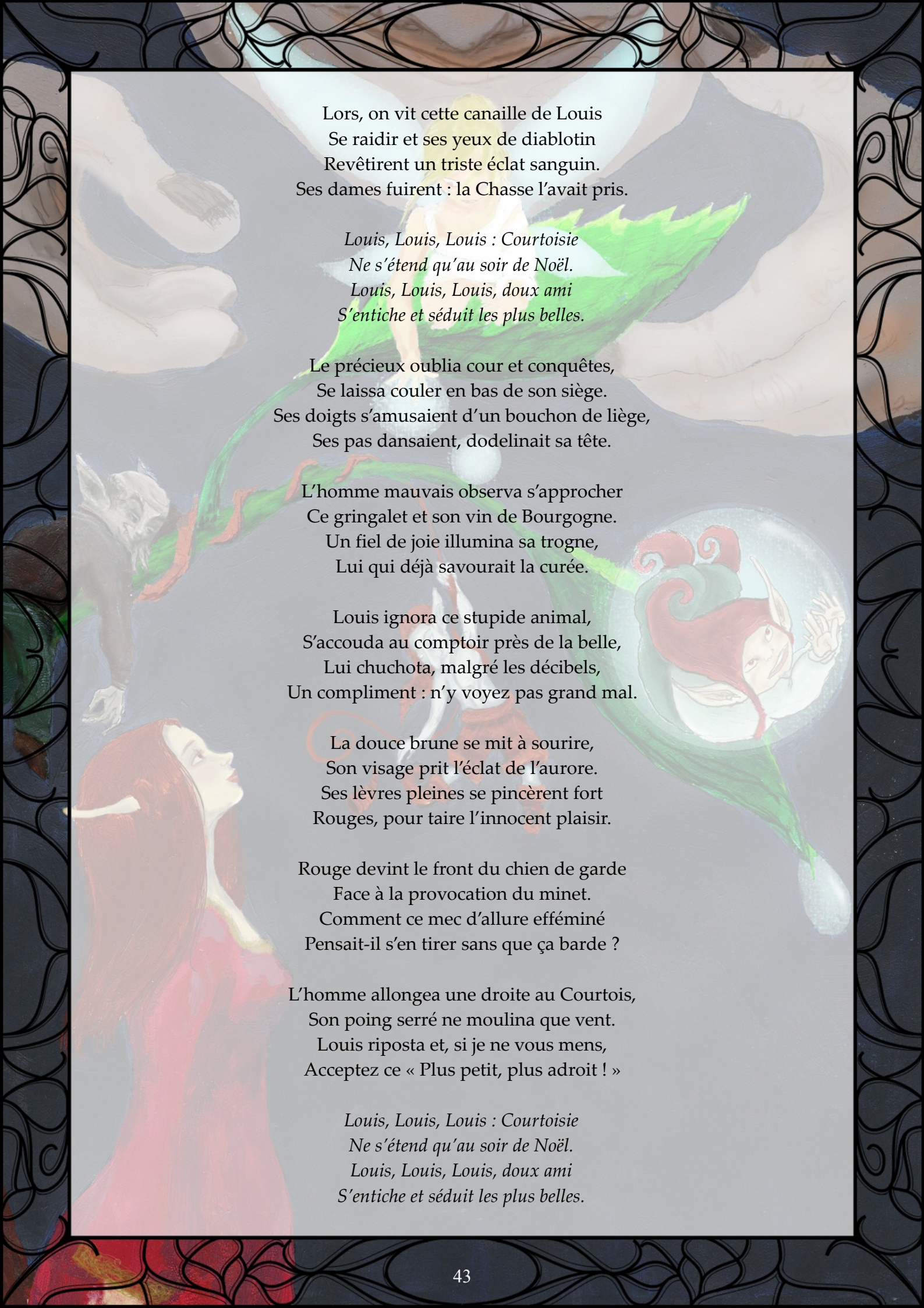
Beau Louis possède belle et mâle gloire.
Quelques minois affirment du galant
Qu'au lit se montre incomparable amant :
Plus de plaisir qu'elles n'en sauraient boire !

Par une nuit où se taisait la lune,
Une étrangère vint pousser la porte
De la discothèque au ponant. Trop forte,
La musique étourdit la frêle brune

Qui tituba, porta la main au front.
Et sur son épaule se posa celle
Du laid gardien de cette demoiselle.
Son regard semblait espérer l'affront.

Ainsi, ce couple fort peu assorti
Traversa la salle où les corps dansaient.
Et si la jeune femme les évitait,
Ce n'était guère le cas du mari.

S'agissait-il bien, d'ailleurs, de l'époux,
Et non d'un frère à l'orgueil mal venu ?
Aisément, le doute en était conçu
Car l'amour entre eux paraissait dissous.



Lors, on vit cette canaille de Louis
Se raidir et ses yeux de diabolin
Revêtirent un triste éclat sanguin.
Ses dames fuirent : la Chasse l'avait pris.

*Louis, Louis, Louis : Courtoisie
Ne s'étend qu'au soir de Noël.
Louis, Louis, Louis, doux ami
S'entiche et séduit les plus belles.*

Le précieux oublia cour et conquêtes,
Se laissa couler en bas de son siège.
Ses doigts s'amusaient d'un bouchon de liège,
Ses pas dansaient, dodelinaient sa tête.

L'homme mauvais observa s'approcher
Ce gringalet et son vin de Bourgogne.
Un fiel de joie illumina sa trogne,
Lui qui déjà savourait la curée.

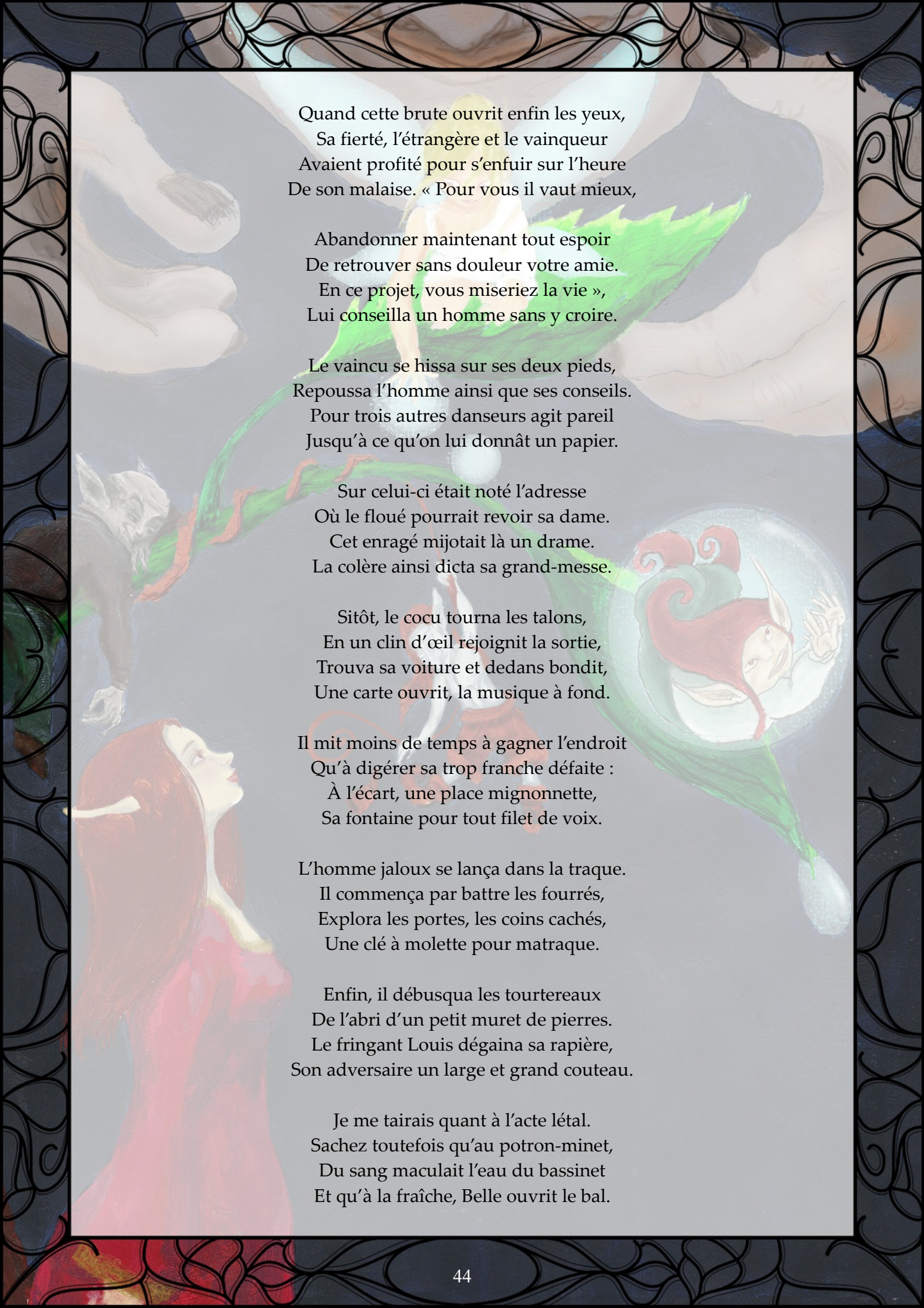
Louis ignora ce stupide animal,
S'accouda au comptoir près de la belle,
Lui chuchota, malgré les décibels,
Un compliment : n'y voyez pas grand mal.

La douce brune se mit à sourire,
Son visage prit l'éclat de l'aurore.
Ses lèvres pleines se pincèrent fort
Rouges, pour taire l'innocent plaisir.

Rouge devint le front du chien de garde
Face à la provocation du minet.
Comment ce mec d'allure efféminé
Pensait-il s'en tirer sans que ça barde ?

L'homme allongea une droite au Courtois,
Son poing serré ne moulina que vent.
Louis riposta et, si je ne vous mens,
Acceptez ce « Plus petit, plus adroit ! »

*Louis, Louis, Louis : Courtoisie
Ne s'étend qu'au soir de Noël.
Louis, Louis, Louis, doux ami
S'entiche et séduit les plus belles.*



Quand cette brute ouvrit enfin les yeux,
Sa fierté, l'étrangère et le vainqueur
Avaient profité pour s'enfuir sur l'heure
De son malaise. « Pour vous il vaut mieux,

Abandonner maintenant tout espoir
De retrouver sans douleur votre amie.
En ce projet, vous miseriez la vie »,
Lui conseilla un homme sans y croire.

Le vaincu se hissa sur ses deux pieds,
Repoussa l'homme ainsi que ses conseils.
Pour trois autres danseurs agit pareil
Jusqu'à ce qu'on lui donnât un papier.

Sur celui-ci était noté l'adresse
Où le floué pourrait revoir sa dame.
Cet enragé mijotait là un drame.
La colère ainsi dicta sa grand-messe.

Sitôt, le cocu tourna les talons,
En un clin d'œil rejoignit la sortie,
Trouva sa voiture et dedans bondit,
Une carte ouvrit, la musique à fond.

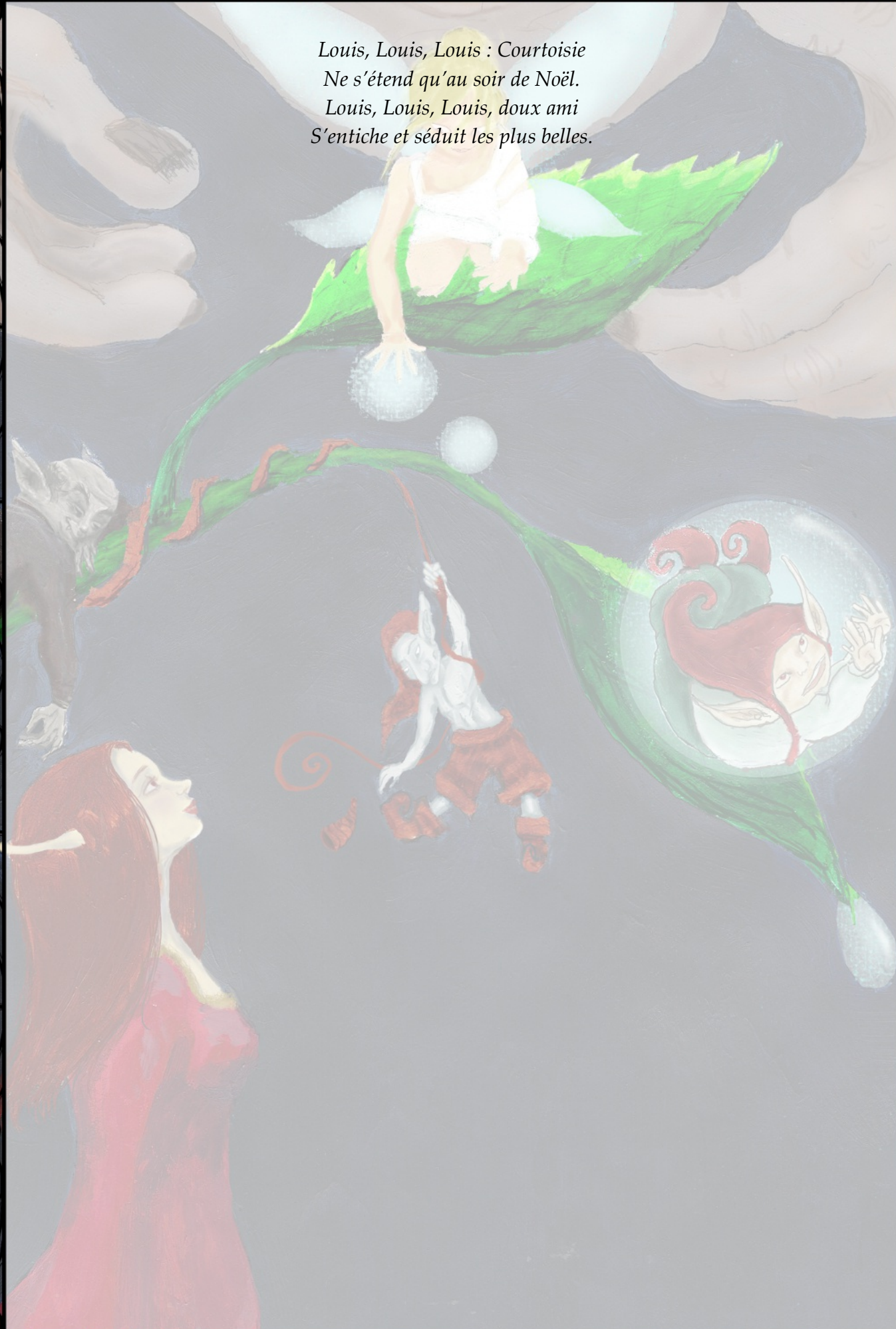
Il mit moins de temps à gagner l'endroit
Qu'à digérer sa trop franche défaite :
À l'écart, une place mignonnette,
Sa fontaine pour tout filet de voix.

L'homme jaloux se lança dans la traque.
Il commença par battre les fourrés,
Explora les portes, les coins cachés,
Une clé à molette pour matraque.

Enfin, il débusqua les tourtereaux
De l'abri d'un petit muret de pierres.
Le fringant Louis dégaina sa rapière,
Son adversaire un large et grand couteau.

Je me tairais quant à l'acte léthal.
Sachez toutefois qu'au potron-minet,
Du sang maculait l'eau du bassinet
Et qu'à la fraîche, Belle ouvrit le bal.

*Louis, Louis, Louis : Courtoisie
Ne s'étend qu'au soir de Noël.
Louis, Louis, Louis, doux ami
S'entiche et séduit les plus belles.*





XVII.

Un dîner entre gentlemen

— Boutons les videilles !

— Boutons les videilles ! reprit en chœur son compagnon.

Le troisième convive ne répondit pas : il savourait son verre d'eau. Les yeux mi-clos, il observait les deux détectives parfaitement ivres se donner en spectacle au fond de cette cave qui tenait lieu de salle de restaurant. Heureusement ils étaient seuls dans la salle. « Au Chat qui pelote », à l'exemple des autres établissements offrant bonne chère contre monnaie sonnante et trébuchante, avait dû s'enterrer dans ce coin mal aéré. Un nouvel édit de la reine Rouge interdisait effectivement aux restaurants et autres bistrotts de se trouver à front de rue. Conséquence logique, bon nombre de commerces avaient périclité et les quartiers autrefois si joyeux de la capitale ressemblaient à présent à des zones dépeuplées, refuge des ombres.

L'espion revint à la réalité, celle de ses deux compagnons rouges d'alcool et d'hilarité. Il devait encore tirer un renseignement de ces outres à vin avant de les abandonner à leur triste sort. Il eut peine à capter leur attention.

— Messieurs ! Messieurs ! Le général...

— Général ? murmura l'un alors que l'autre éclatait d'un fou rire inextinguible.

L'espion se demanda avec inquiétude quelle dose de Pétilance-Tête-Vide contenaient les bouteilles de la reine Blanche qui jonchaient le sol autour d'eux. S'il ne récupérait pas cette information, ses plans tombaient à l'eau.

— Le général As-de-Pique ! s'exclama-t-il. Où est-il ?

Ses interlocuteurs ne remarquèrent pas son ton exaspéré : l'un d'entre eux contemplant ses mains d'un air ahuri, comme s'il les découvrait pour la première fois, et l'autre cherchait autour de lui une bouteille qui soit encore pleine, au vu de ses mimiques. Les fins limiers de la police, ceux dont tous les criminels redoutaient les cellules grises, étaient enterrés au fond de leur bêtise.

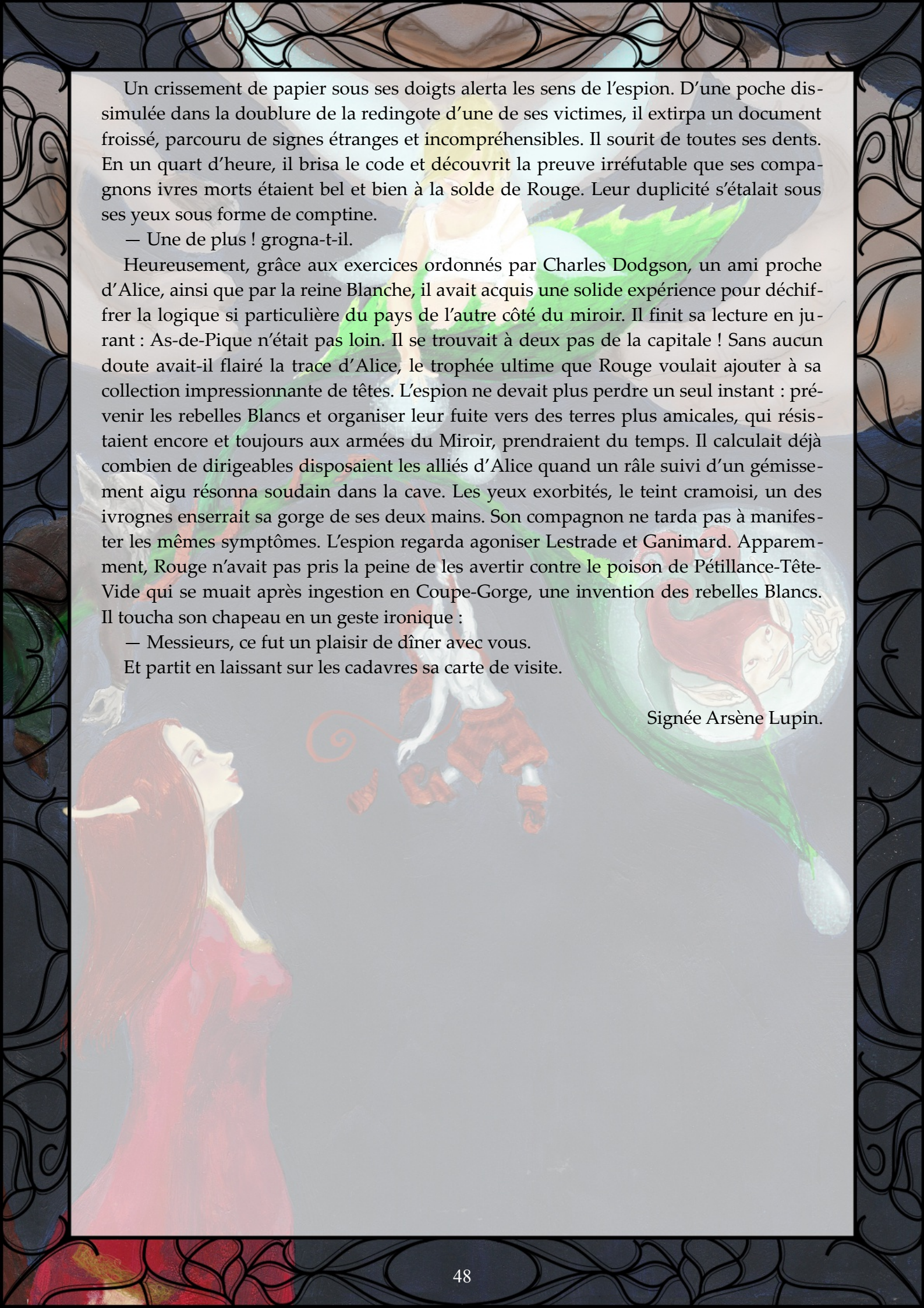
Maudits soiffards, jura l'espion entre ses dents. Ils ne lui révéleraient plus rien, pour sûr. Il se leva avec impatience et sans retenue, fouilla leurs poches.

Au fond, il ne pouvait les en blâmer. Depuis l'apparition d'Alice Lidell cinq années auparavant, jamais les choses n'avaient retrouvé leur cours normal. La jeune fille avait débarqué dans la chambre de la reine Victoria avec son armée aussi hétéroclite que dangereuse. Depuis, le monde semblait tourner à l'envers : les chats philosophaient entre eux, quand ils ne se muaient pas en informateurs sous le commandement du félin de Cheshire. Les cartes à jouer remplaçaient les Horse Guards dans les rues de Londres. Les enfants apprenaient des comptines sans queue ni tête et sous les ors de Buckingham, la reine Rouge, despote peu éclairée, hurlait à tout bout de champ :

— Qu'on lui coupe la tête !

On aurait eu tort de ne pas la prendre en sérieux : Victoria elle-même en avait subi la douloureuse expérience.

Même le temps semblait s'être égaré en cours de route : les aiguilles des horloges restaient coincées à l'heure du thé ou fonctionnaient à l'envers.



Un crissement de papier sous ses doigts alerta les sens de l'espion. D'une poche dissimulée dans la doublure de la redingote d'une de ses victimes, il extirpa un document froissé, parcouru de signes étranges et incompréhensibles. Il sourit de toutes ses dents. En un quart d'heure, il brisa le code et découvrit la preuve irréfutable que ses compagnons ivres morts étaient bel et bien à la solde de Rouge. Leur duplicité s'étalait sous ses yeux sous forme de comptine.

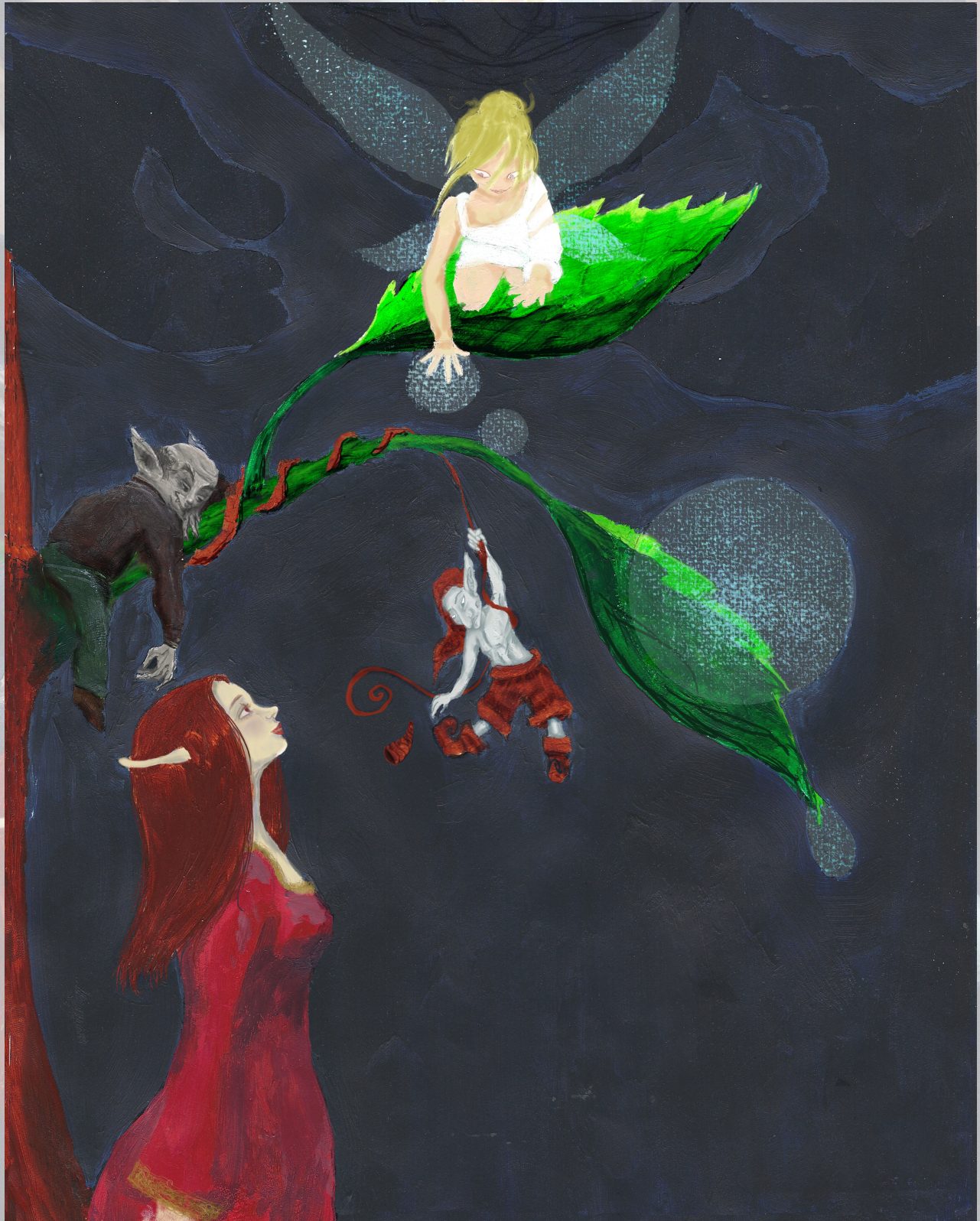
— Une de plus ! grogna-t-il.

Heureusement, grâce aux exercices ordonnés par Charles Dodgson, un ami proche d'Alice, ainsi que par la reine Blanche, il avait acquis une solide expérience pour déchiffrer la logique si particulière du pays de l'autre côté du miroir. Il finit sa lecture en jurant : As-de-Pique n'était pas loin. Il se trouvait à deux pas de la capitale ! Sans aucun doute avait-il flairé la trace d'Alice, le trophée ultime que Rouge voulait ajouter à sa collection impressionnante de têtes. L'espion ne devait plus perdre un seul instant : prévenir les rebelles Blancs et organiser leur fuite vers des terres plus amicales, qui résistaient encore et toujours aux armées du Miroir, prendraient du temps. Il calculait déjà combien de dirigeables disposaient les alliés d'Alice quand un râle suivi d'un gémissement aigu résonna soudain dans la cave. Les yeux exorbités, le teint cramoisi, un des ivrognes enserrait sa gorge de ses deux mains. Son compagnon ne tarda pas à manifester les mêmes symptômes. L'espion regarda agoniser Lestrade et Ganimard. Apparemment, Rouge n'avait pas pris la peine de les avertir contre le poison de Pétillance-Tête-Vide qui se muait après ingestion en Coupe-Gorge, une invention des rebelles Blancs. Il toucha son chapeau en un geste ironique :

— Messieurs, ce fut un plaisir de dîner avec vous.

Et partit en laissant sur les cadavres sa carte de visite.

Signée Arsène Lupin.



XVIII.

Élection

Mon âme garde au cœur une ardente nostalgie ;
Un feu qui brûle tel l'aube d'un matin de colère.
Et mes larmes incessantes, allusives et amères,
Sont pour mon corps las une immense névralgie.

Je me promène alors telle une goule ignorée,
Oublieux de ce temps antique et révolu,
Où la tiare d'or, de jaspe, sur ma tête couronnée,
Clamait l'autorité et la gloire d'un dieu cornu.

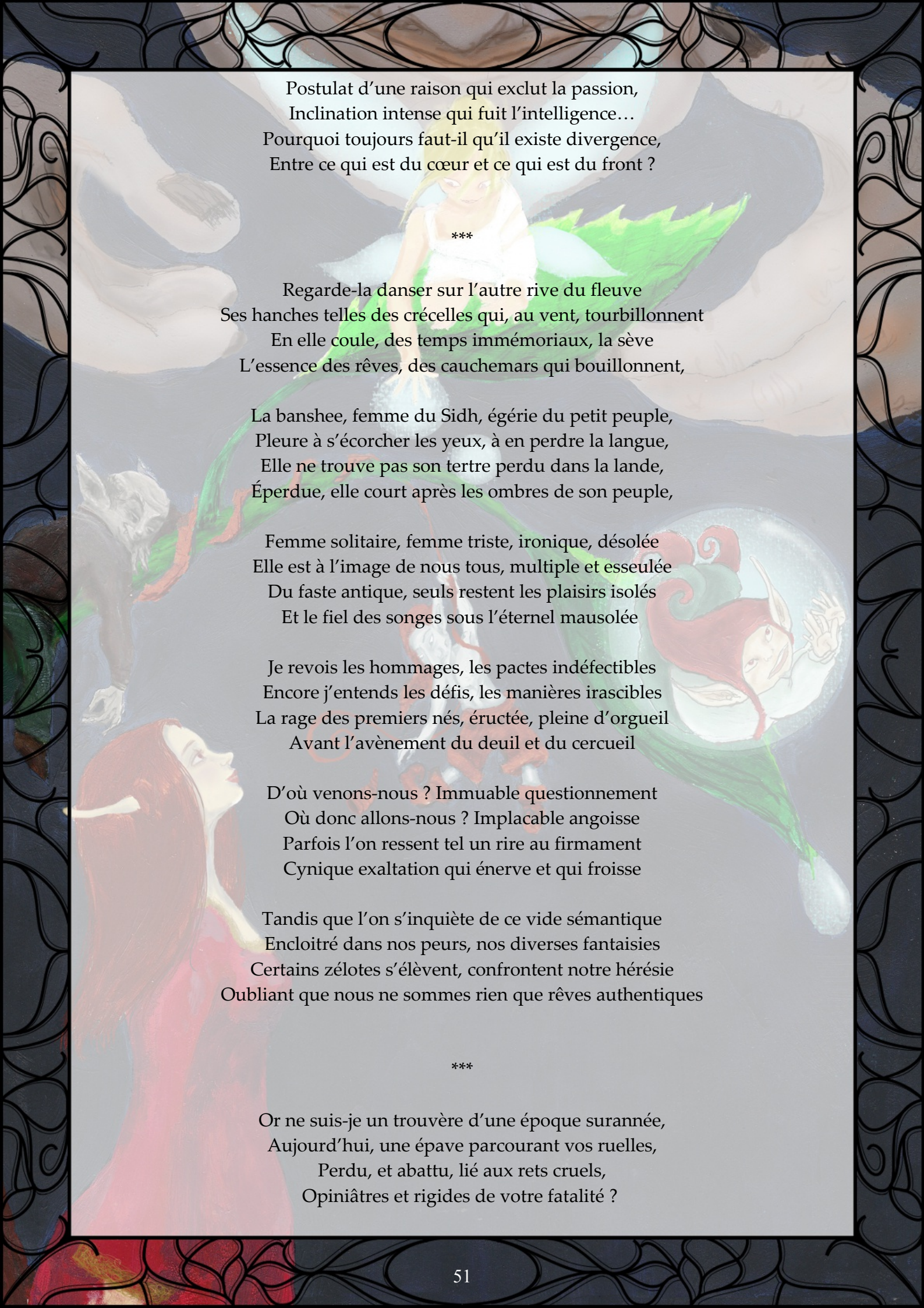
J'étais grand et glorieux, premier parmi les Faés,
Souverain des bois profonds dans la Cour des Seelie.
Et mon ombre grandissante, englobant l'Unseelie,
Me fit plus formidable que l'Homme de Pasiphaé.

Mais cela est une autre histoire, songeons plutôt
À la naissance de tout ce qui est, à l'origine
Des espèces et des lois, d'émois qui les régissent,
À notre jeunesse, au pays des hauts plateaux

D'où sort donc l'allégresse qui nous unit alors,
Les plaisirs sauvages vibrant au son du cor ?
D'où provient cette verve qui nous touchait le cœur,
Et nous faisait chanter, veiller en un seul chœur ?

Au pied de l'Arbre-Roi, gnomes et korriganes
Sous un rythme endiablé, de cistre et de tam-tam
Dans la chaleur moite des crépuscules élégants
Commémoraient la vie sous le regard des flammes

Il est doux le parfum de l'humus fourmillant
De tout ce qui échappe à vos yeux saturés,
Désormais incapables d'être émerveillés,
Sous le poids de ce dogme sans cesse intransigeant,



Postulat d'une raison qui exclut la passion,
Inclination intense qui fuit l'intelligence...
Pourquoi toujours faut-il qu'il existe divergence,
Entre ce qui est du cœur et ce qui est du front ?

Regarde-la danser sur l'autre rive du fleuve
Ses hanches telles des crécelles qui, au vent, tourbillonnent
En elle coule, des temps immémoriaux, la sève
L'essence des rêves, des cauchemars qui bouillonnent,

La banshee, femme du Sidh, égérie du petit peuple,
Pleure à s'écorcher les yeux, à en perdre la langue,
Elle ne trouve pas son tertre perdu dans la lande,
Éperdue, elle court après les ombres de son peuple,

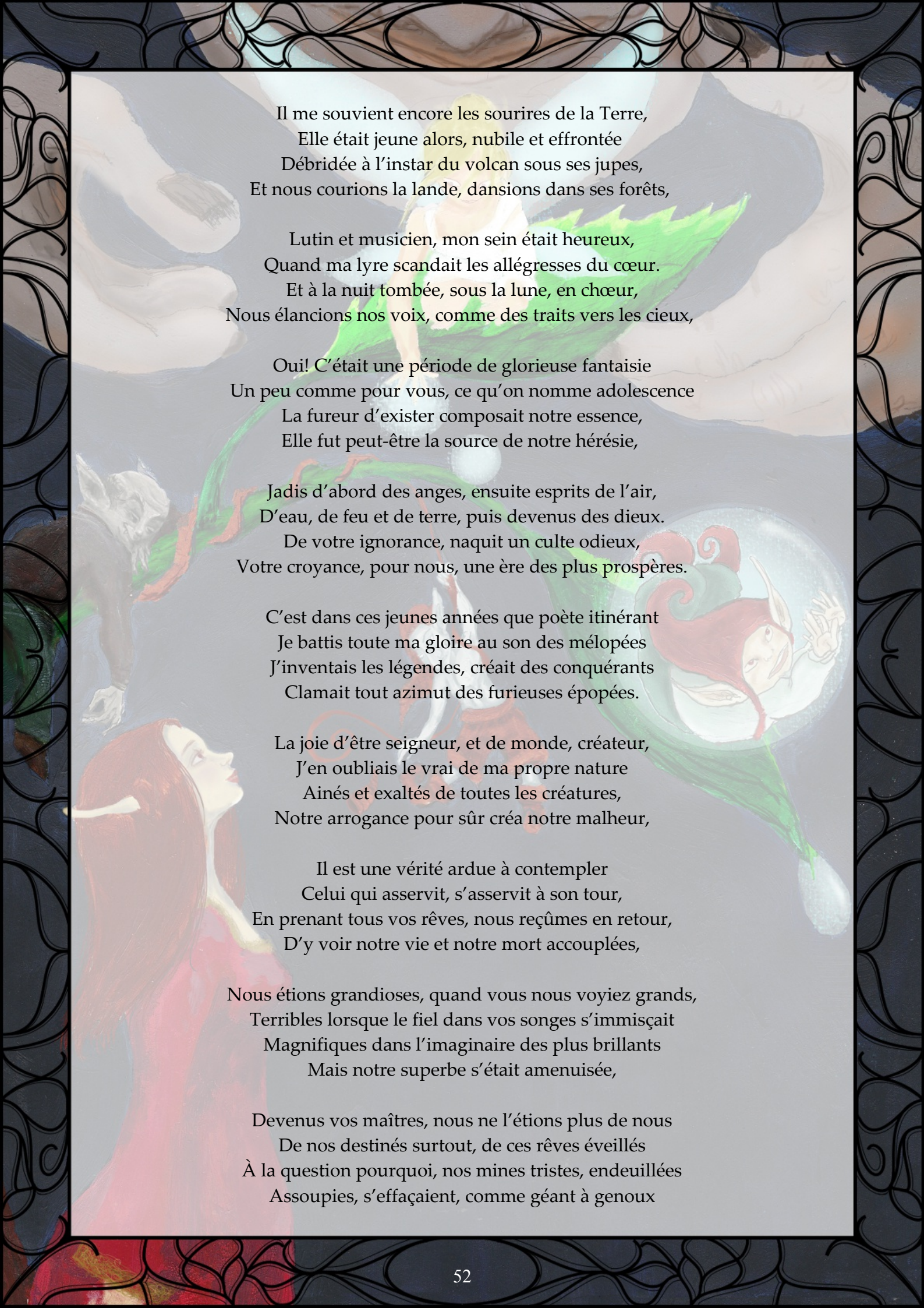
Femme solitaire, femme triste, ironique, désolée
Elle est à l'image de nous tous, multiple et esseulée
Du faste antique, seuls restent les plaisirs isolés
Et le fiel des songes sous l'éternel mausolée

Je revois les hommages, les pactes indéfectibles
Encore j'entends les défis, les manières irascibles
La rage des premiers nés, éructée, pleine d'orgueil
Avant l'avènement du deuil et du cercueil

D'où venons-nous ? Immuable questionnement
Où donc allons-nous ? Implacable angoisse
Parfois l'on ressent tel un rire au firmament
Cynique exaltation qui énerve et qui froisse

Tandis que l'on s'inquiète de ce vide sémantique
Encloîtré dans nos peurs, nos diverses fantaisies
Certains zélotes s'élèvent, confrontent notre hérésie
Oubliant que nous ne sommes rien que rêves authentiques

Or ne suis-je un trouvère d'une époque surannée,
Aujourd'hui, une épave parcourant vos ruelles,
Perdu, et abattu, lié aux rets cruels,
Opiniâtres et rigides de votre fatalité ?



Il me souvient encore les sourires de la Terre,
Elle était jeune alors, nubile et effrontée
Débridée à l'instar du volcan sous ses jupes,
Et nous courions la lande, dansions dans ses forêts,

Lutin et musicien, mon sein était heureux,
Quand ma lyre scandait les allégresses du cœur.
Et à la nuit tombée, sous la lune, en chœur,
Nous élancions nos voix, comme des traits vers les cieux,

Oui! C'était une période de glorieuse fantaisie
Un peu comme pour vous, ce qu'on nomme adolescence
La fureur d'exister composait notre essence,
Elle fut peut-être la source de notre hérésie,

Jadis d'abord des anges, ensuite esprits de l'air,
D'eau, de feu et de terre, puis devenus des dieux.
De votre ignorance, naquit un culte odieux,
Votre croyance, pour nous, une ère des plus prospères.

C'est dans ces jeunes années que poète itinérant
Je battis toute ma gloire au son des mélodies
J'inventais les légendes, créait des conquérants
Clamait tout azimut des furieuses épopées.

La joie d'être seigneur, et de monde, créateur,
J'en oubliais le vrai de ma propre nature
Ainés et exaltés de toutes les créatures,
Notre arrogance pour sûr créa notre malheur,

Il est une vérité ardue à contempler
Celui qui asservit, s'asservit à son tour,
En prenant tous vos rêves, nous reçûmes en retour,
D'y voir notre vie et notre mort accouplées,

Nous étions grandioses, quand vous nous voyiez grands,
Terribles lorsque le fiel dans vos songes s'immisçait
Magnifiques dans l'imaginaire des plus brillants
Mais notre superbe s'était amenuisée,

Devenus vos maîtres, nous ne l'étions plus de nous
De nos destinés surtout, de ces rêves éveillés
À la question pourquoi, nos mines tristes, endeuillées
Assoupies, s'effaçaient, comme géant à genoux



Dans ce vide sémantique, ce néant primordial
Qui semble notre origine et notre aboutissement
Il convient à notre heure de trouver la radiale
Ce chemin improbable vers l'accomplissement

Rêvez-nous donc encore tant que vous pourriez y être
Peuplez donc nos forêts de gigantesques hêtres
Laissez courir le cerf tout comme le sanglier
Ramper la salamandre, comme le phoenix qui renait

Déliez votre imaginaire, telle est notre souhait
Ce sort bienheureux, nous le rendrons en retour
Sachez que notre mort vous prive de ce qui est fée
Notre dépérissement rendra fade votre séjour...



XIX.

Au royaume de Rempiqua

Au royaume de Rempiqua, chaque enfant naissait avec une fée au creux de la poitrine. Son premier cri l'en expulsait, et le corps féérique déformait la gorge de l'enfant, et ses ailes la râpaient tout du long. Plus belle et grosse se révélait la fée, plus éraillée devenait la voix de son humain, plus grands son prestige et son charme.

Au royaume de Rempiqua, chaque naissance, qu'elle fût d'un simple ou d'un puissant, donnait lieu à un grand bal d'enfantement. On accourait aux cloches annonçant les premières douleurs de la parturiente. Puis, entre les pas de danse, chacun guettait le premier cri du nouveau-né : s'il s'entendait par-dessus le tintamarre de la réception, cela indiquait une fée bien grosse, dont les larges ailes présageaient la santé solide et la future beauté du petit humain. De nombreuses femmes enceintes s'astreignaient à un régime à base d'orties : on disait que cela favorisait la croissance des fées.

Le bal pour le second enfant de la reine, commencé avant la nuit, durait encore à l'aube. Ni les claquements de langues exubérants des invités, ni la musique tonitruante ne troublaient le sommeil du jeune prince Hugues et de sa fée, assoupie au creux de son épaule.

Alors que le soleil matinal envahissait la salle d'apparat du château royal, que l'orchestre fatigué appuyait trilles et envolées, que l'on dansait à en perdre ses talons, que les cabrioles féériques ventilaient les visages rougis par le vin et que Hugues dormait toujours, une voix chuinta :

— C'est une fille !

Remarquant, avec un temps de retard, l'apparition de la sage-femme, les danseurs suspendirent leurs pas et murmurèrent : la fée était donc si petite que la princesse nouvelle-née n'avait pas crié ? Un violon cessa de jouer, un autre, deux autres, cinq autres... L'orchestre se tut après un dernier couac. Le roi s'approcha.

— Une fille, répéta la sage-femme dans le silence.

Dix ans passèrent. Au désespoir du couple royal, la fée de la princesse restait rachitique et sans ailes. Lors des réceptions au château, au lieu de voler autour de la fillette en attirant les regards, elle se cramponnait à son col et suscitait l'apitoiement.

Un soir qu'il revenait de sa leçon de danse, le prince Hugues frissonna subitement : une mélodie envoûtante fendait l'air du couloir jusqu'à sa peau, jusqu'à ses os. Quel instrument produisait ce son merveilleux, limpide ? Il n'avait jamais rien entendu de tel ! Cela provenait des appartements de sa sœur. Étourdi, subjugué, Hugues s'y précipita et l'interrogea. Elle désigna sa fée assise sur un poudrier et dit, de son timbre trop fort et trop clair :

— Elle est si triste de ne pas avoir d'ailes. Seule ma voix la reconforte.

La nuit même, allongé dans son lit, le prince Hugues médita : ainsi, sa sœur-à-la-si-petite-fée avait le don de créer des mélodies sans instrument ? Il prit son inspiration puis souffla en articulant « Aaa ». Un grognement étranglé s'échappa de ses lèvres.

Sa fée, qui voletait autour de lui, grattouilla sa nuque : elle riait à la manière muette de ceux de son espèce. Vexé, il la chassa comme une mouche puis tenta de nouveau, cette fois sur « O ».

Pitoyable. Les larmes lui montaient aux yeux quand son regard s'arrêta sur sa fée, qui lissait ses grandes ailes irisées avec une minuscule brosse douce. Soudain émergea l'idée que les fées, jalouses de ne pouvoir parler comme les humains, arrachaient la musique de leurs voix à la naissance ! Oui, et elles tissaient leurs ailes des sons volés... Il s'endormit empli de rancœur.

Le lendemain, il s'éveilla furieux contre sa fée. Remâchant son amertume mais ne la jugeant pas digne d'en connaître la raison, il la délogeait de son épaule quand elle voulait lui caresser le cou, tournait la tête pour ne pas la voir. Elle l'avait mutilé, trahi ! Il la détestait, qu'elle le laissât seul !

À un ami étonné par ce comportement, il fit écouter sa sœur et confia ses conclusions à l'oreille.

S'en retournant chez lui, l'ami du prince regarda sa fée d'un nouvel œil. Voyant qu'il l'observait, celle-ci dansa, déployant puis repliant ses longues ailes brunes afin de lui plaire. À sa grande surprise, car elle n'avait pas entendu les paroles du prince, son humain grimaça et fouetta l'air d'une main agacée. Elle en conçut une profonde amertume. Quelques jours plus tard, quand il ne se détournait pas d'elle, c'était elle qui s'éloignait de lui.

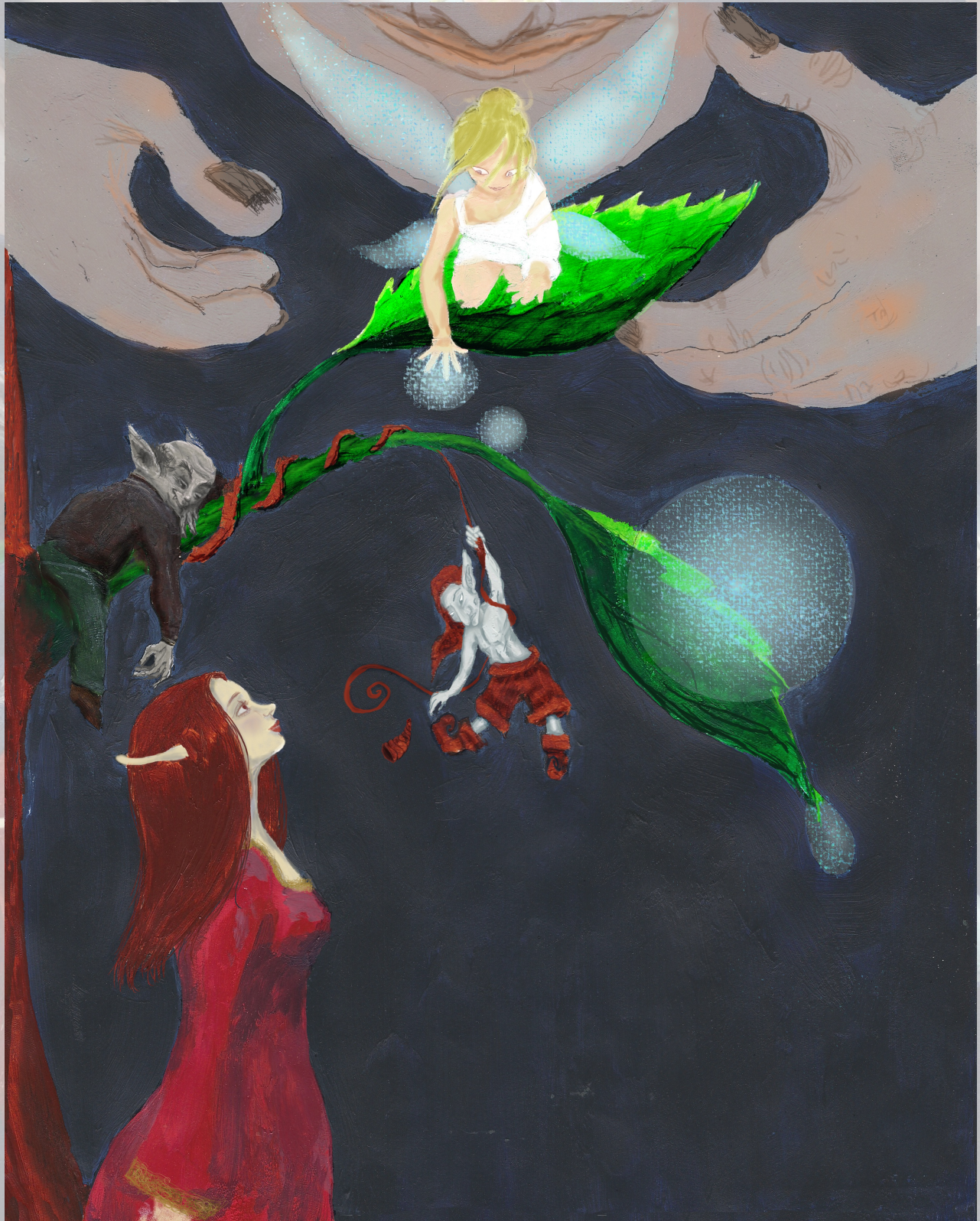
Les chants de la princesse attirèrent d'autres curieux. Plusieurs tentèrent de l'imiter et, comme le prince, échouèrent. Comme lui, certains déclarèrent leurs fées coupables. Puis tous le pensèrent. On brûla les champs d'orties ; les fées n'en devinrent pas plus petites.

Lors des bals et des banquets, les humains de Rempiqua reléguèrent désormais les fées derrière les longues nappes qui tombaient jusqu'au sol. Alors, elles organisèrent leurs propres fêtes, sous les tables tout d'abord, puis dans les jardins.

Quelques années passèrent. La princesse et sa fée minuscule s'endormirent pour toujours – ce furent les dernières à mourir ensemble.

À force de s'ignorer, humains et fées s'affranchirent des liens qui les unissaient. Lorsque naissait un humain, la fée expulsée par son cri rejoignait à tire-d'aile ses compagnes dans les bois, vite, bien vite, avant qu'on ne la chasse.

Au royaume de Rempiqua, chaque enfant naît en hurlant puis demeure seul. Toute sa vie, il éprouve un vide au creux de son épaule.



XX.

Le korrigan

Au pied du dolmen de Karran, une feuille de chêne tourbillonnait, ballottée par le vent. Varsigan, adossé à l'une des pierres dressées, observait ce manège aérien. La cambrure parcheminée de la feuille lui rappelait une main cadavérique.

Le korrigan détourna ses yeux proéminents. À l'est, l'aube chassait les étoiles. L'emprise de la nuit sur la lande s'amenuisait. Cela signifiait disparaître, s'endormir après une autre veillée infructueuse. Un braconnier était bien venu relever ses collets, mais il n'avait pas remarqué la présence de Varsigan malgré les tentatives de ce dernier pour l'effrayer. Plus le korrigan gesticulait, plus il se fondait dans son environnement.

Il bondit sur ses pieds chaussés de bottillons. Les lacets s'en étaient si souvent rompus que seule la moitié des œillets servaient encore. Ainsi debout, Varsigan ne dépassait guère la taille d'un enfant de huit ans. Il s'écarta du mégalithe en claudiquant. Sa jambe droite avait perdu toute élasticité : son aspect, noueux, la peau devenue brunâtre et coriace, tenait davantage de la branche que du membre bien vivant.

Son visage sillonné de rides se déforma sous l'effort requis par ces quelques pas. Il jeta un regard torve au bosquet de chênes. Leur mère à tous, la Terre, avait enraciné les korrigans en son sein nourricier, un à un. Son espèce avait périclité, incapable d'apparaître aux humains d'aujourd'hui trop perclus de savoir et de raison, trop éloignés du rêve et de la féerie. Varsigan était le dernier du dolmen. Bientôt, à force d'une désespérante invisibilité, il rejoindrait le boqueteau à son tour.

Il s'apprêtait à ouvrir une trappe cachée dans les herbes folles quand soudain ses oreilles pointues aux longs poils roux se dressèrent. Un craquement s'était échappé d'un buisson d'épineux. Une victime ? Vite, improviser une farce, un mauvais tour !

Un petit nuage de poussière se souleva lorsqu'un lièvre détala dans les genêts. Varsigan soupira, d'une exhalaison interminable, fatiguée.

Le jour se levait. Le korrigan fit jouer la plaque de bois et se laissa choir dans son trou, le meilleur du domaine, le plus grand, celui dont les parois présentaient peu de rocailles vous labourant le dos. Avant, il n'aurait jamais osé y poser l'un de ses orteils, car cet abri appartenait au chef, Morra. À présent, le meneur du clan élevait ses rameaux tortueux au-dessus des bruyères : il ne se souciait plus de rien.

Et puis, Varsigan avait besoin d'espace maintenant que sa patte ne se pliait plus.

Depuis la solitude, il grappillait un repos de plus en plus rare. Toute la journée, il ressassait les mêmes pensées en marmottant au fond de sa cache. Il fouillait sa mémoire à la recherche de la formule magique, du rituel, des gestes à accomplir pour se faire voir des Hommes afin de les affoler ou mieux, de les emporter sous la table de granit pour qu'ils deviennent korrigans. Cette transformation était l'unique moyen de perpétuer la race. Le dolmen de Karran se désespérait de sang neuf,

de petits poulpiquets issus de l'humanité actuelle. Eux sauraient comment se comporter avec les gens de cette époque qualifiée de moderne. Eux ne finiraient pas dans le bosquet fleuri de bruyères !

Varsigan prit une grande décision. Il colla un œil au bord de la trappe et la souleva doucement, puis la rabaissa. Le soleil brillait haut. Cela lui laissait le temps nécessaire. Il ramassa son vieux carnet dans un coin du trou et écrivit. Parfait nyctalope, il distinguait sans peine les minuscules caractères qu'il griffonnait ligne après ligne. Il raconta le trépas du guerrier Karran, jadis cocufié puis empoisonné par sa belle. Il décrivit l'enterrement du preux au pied du monument érigé en sa mémoire, son amertume croissante dans l'Immatériel et, finalement, son émergence en tant que premier korrigan de la lignée.

Varsigan poursuivit son histoire et ne s'arrêta qu'au crépuscule.

La nuit et le matin suivant s'écoulèrent avant qu'un nouveau visiteur arpente le domaine. Une adolescente, pleine de vigueur et de malice, s'approchait du mégalithe, heureuse d'avoir traversé la lande pour contempler l'édifice qui, enfant, la ravissait tant.

La scène qu'elle découvrit ne l'émerveilla pas.

Sous le dolmen, une créature naine à la peau brune oscillait au gré de la bise, suspendue tête en bas par du lierre. La plante courait le long de sa jambe droite, qui ressemblait à une branche d'arbre, et disparaissait ensuite vers le sommet du bloc faitier.

Le farfadet était mort, le ventre transpercé par un pieu taillé peut-être dans la ramure d'un chêne. Ses mains aux doigts griffus en agrippaient encore la base, comme pour s'en débarrasser, ou l'enfoncer davantage dans l'abdomen. La face au long nez, aux sourcils de broussaille, était mangée par des yeux exorbités si gonflés de sang coagulé qu'ils en paraissaient noirs.

La jeune fille hurla. Sous son crâne frissonnant, son cerveau bouillonnait, à la recherche d'une échappatoire au sinistre spectacle. Une idée s'imposa dans son esprit : se cacher ! L'intuition lui vint d'un refuge dissimulé non loin. Elle se précipita et sauta dans le trou laissé ouvert.

La trappe se referma d'un bruit sec.

Quinze heures d'immobilité avaient réussi là où force gesticulations n'avaient produit aucun résultat. Quinze heures passées à feindre le trépas, pétri d'une souffrance indicible qui lui fouaillait les entrailles. Tel était le prix payé par Varsigan pour perpétuer la lignée.

La jeune fille avait perdu la raison. Elle trouverait le carnet dans l'abri souterrain, en jaillirait au couchant et, adossée au dolmen, elle lirait l'histoire de Karran. La lueur de la lune lui fournirait un bien faible éclairage, mais sa nyctalopie naissante lui permettrait ce déchiffrement nocturne.

Le rictus de douleur figé sur la bouche du korrigan s'élargit en un sourire de victoire, et il mourut pour de bon.



XXI.

La place de rêve

Aujourd'hui encore, Alfred a la place de rêve. Fritz l'a désigné pour les premiers sillons de l'immense champ de pommes de terre que son baraquement doit ensemen­cer cette semaine. À vingt pas, la forêt lui tend le touffu de son sous-bois. Vingt pas ? Cinq secondes s'il démarre vite et ne trébuche pas.

Cinq autres secondes pour que le SS lâche son corniaud. Trente à quarante-cinq de plus pour que les crocs déchiquètent le mollet.

Une petite minute de liberté, puis Alfred n'aura plus jamais faim. Le rêve !

Seulement, c'est le rêve de Fritz.

Il adore les évasions. Son chien mord et remord. Ensuite, au besoin, le kapo¹ fait un garrot. Le soir, les détenus se relaient pour traîner le gars jusqu'au camp. Des kilo­mètres à l'entendre gémir. Puis on l'attache au pilori. Après l'appel, le kommando « pa­tate » au complet se passe de la soupe claire du dîner : c'est spectacle ce soir. Fritz et sa matraque s'éclatent.

La haine emballe le cœur d'Alfred. Sa tête tourne, sa main lâche le plantoir, la pomme de terre roule, son corps bascule en avant. Il se retrouve à genoux appuyé sur ses bras raides. Ses doigts pétrissent mollement la terre, les lucioles de la famine dansent devant ses yeux, taches de néon bleuté veinées de flammèches mordorées à la silhouette de papillon. Là-bas, le kapo aboie quelque chose en russe. Sans le savoir, il sauve Alfred : les lueurs s'estompent, son regard s'éclaircit. En un sursaut, il s'accrou­pité et reprend son travail. « Arbeit macht frei ». « Le travail rend libre ». Dommage qu'il ne nourrisse pas son homme, dommage qu'il le fasse crever à coups de matraques et de crosses de Mauser (les balles sont pour les chanceux), dommage qu'il pousse les pan­tins rayés à aller s'illuminer tous seuls dans les barbelés électrifiés... ou à courir comme un cerf aux abois vers le hallier tentateur.

Aujourd'hui encore, Fritz a désigné Alfred pour la place de rêve. Nul doute que l'unique Français du kommando patate du KZ de Flossen­burg est dans son collimateur. Nul doute que d'une manière ou d'une autre le type qui enfouit semence après se­mence dans le premier sillon d'un immense champ au pied de la Forêt Noire va se faire éclater la peau, la chair, les os, très bientôt. Il fréquente le nazi depuis assez longtemps pour savoir que ce n'est pas de faim qu'il va mourir. Même si, désormais, cette façon-là menace à chaque instant de fournir le prétexte au déchaînement final : s'il s'évanouit, ce ne sera pas le kapo qui bottera les fesses à sa « fainéantise », Fritz s'en chargera.

Et ses bottes sont ferrées.

Et l'ultime malaise ne va pas tarder. Maintenant, les lucioles virevoltent en perma­nence devant ses yeux. Elles l'ont ébloui dans le premier terrain que son baraquement a planté. Juste avant la pause de midi. Quand il s'est défroqué en vitesse pour laisser cou­ler la diarrhée (il le savait pourtant que les pommes de terres germées sont du poison). Les vertiges colorés le poussent depuis à lâcher prise, à s'étendre sur la terre vivante pour y dormir et y puiser des forces. Ou bien à bondir vers la forêt et s'y engloutir loin des monstres et des pantins.

¹ Kapo : prisonnier en charge d'un groupe de ses co-détenus

Fritz n'attend que ça.

Même aujourd'hui où il n'a pas emmené son fauve. La bête boitait hier soir, elle doit se reposer sur l'épaisse couverture de laine qu'elle utilise comme tapis. Près du poêle en porcelaine de Saxe que son maître aime à faire admirer à ceux qui passent devant sa porte.

Les yeux d'Alfred papillotent, la terre aussi est chaude. Ses pensées s'éparpillent en flocons lumineux. Elles forment un oreiller moelleux qui chuchote : « dors, dors, dors. » Il se reprend. Un coup de plantoir, on tourne pour évaser le trou, on enfonce la semence de la main gauche, on rebouche en balayant avec la paume, deux petits pas à croupetons, un revers du bras pour chasser les lueurs, on recommence : un coup de plantoir,...

L'absence du cabot n'a pas empêché le salaud de désigner Alfred pour la place de rêve. Que croit-il ? Qu'avec sa bidoche, il courra plus vite qu'un affamé ? Il compte sur les trois autres SS à deux cents mètres de là ?

Et si Alfred le forçait à tirer ? Des lucioles et des abeilles pour s'envoler au paradis, une belle façon de s'évader, non ?

« Vas-y cours ! gloussent les flammèches. Viens danser dans la forêt avec nous. »

Alfred ricane. Danser ? En voilà une drôle d'idée ! Guignol en pyjama rayé valsant sous les arbres avec les papillons.

Guignol ? S'il en croit la dégaine des marionnettes, répliques de lui-même, trimant dans les autres sillons, il doit plutôt ressembler à Gnafron. En plus titubant, maigre et sinistre.

Surtout, il n'est pas en bois. Et Fritz va viser les jambes.

Si Alfred court assez vite pour qu'il tire.

Cela fera un beau boucan. Le glas joyeux de l'évadé qui a droit aux abeilles. Une musique qui nettoiera sa tête une bonne fois pour toute.

Rien que de l'imaginer, les lucioles s'éloignent.

Alfred en profite pour pivoter légèrement et glisser un œil vers Fritz. Il est assis sur une souche à l'orée du hallier. À soixante mètres environ. Il se cure le nez d'un doigt distrait puis contemple ce qu'il en sort. Le fusil est posé sur ses genoux. Il pointe déjà sur le Français.

Bon présage, les abeilles seront sûrement au rendez-vous.

Le détenu déplie ses jambes tout en restant penché vers le sol. Un coup de plantoir, une pomme de terre, un pas de côté, plantoir, pomme de terre, pas de côté, plantoir...

Il court !

Vingt mètres, cinq secondes.

C'est long !

La première branche basse l'accroche.

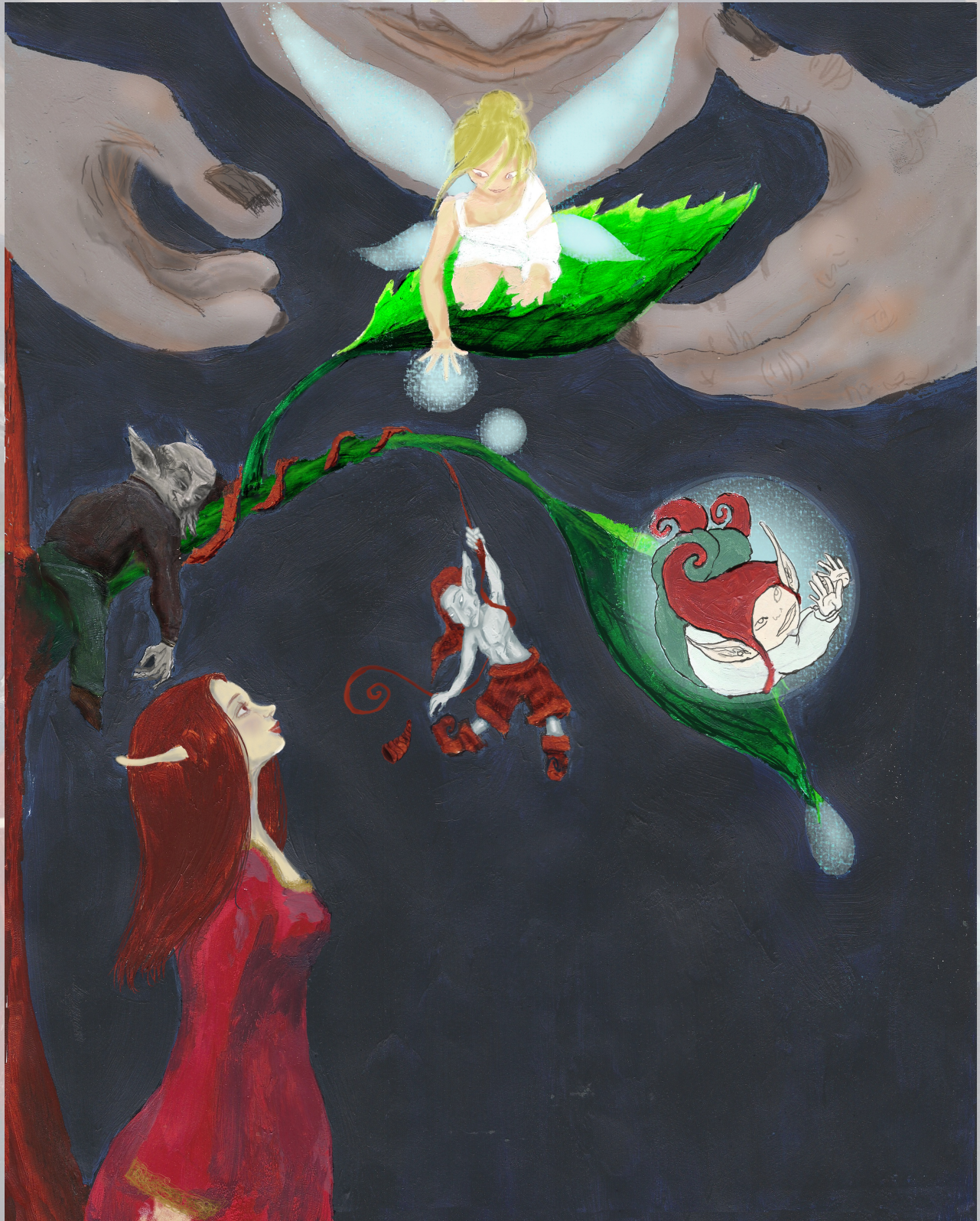
Il s'écroule.

Il se relève.

Il regarde vers Fritz.

Le SS n'a même pas saisi son Mauser. À grands gestes désordonnés il essaie de chasser la nuée de flammèches ailées qui l'assaille.

Alfred s'engouffre dans la forêt.



Quelques gouttes de pluie

Madeleine regardait les nuages gris à travers la vitre. Le tonnerre grondait et la pluie frapperait bientôt la maison avec violence.

— Tu n’as pas peur de l’orage, Maddy ? lui avait demandé sa mère un jour de mauvais temps.

— Non, j’aime la pluie, avait-elle rétorqué.

Madeleine ne lui avait pas avoué la véritable raison de son engouement. La pluie se mit à tomber et de grosses gouttes perlèrent sur le carreau. L’eau accumulée sur le toit s’engouffra dans la corniche.

Un filet d’eau s’échappa alors de la vieille rigole et se déversa sur le rebord de la fenêtre pour rebondir en cascade. Madeleine s’en était d’abord amusée, avant de faire une rencontre mystérieuse qu’elle espérait voir se reproduire.

Elle ouvrit la vitre, tentée de toucher le filet d’eau du doigt, mais elle se retint, craignant de perturber le charme.

Des étincelles dorées scintillèrent dans la cascabelle : la fée arrivait. Une petite créature faite de gaze bleue apparut, perchée sur le rebord de la fenêtre. Elle n’était pas bien grande, une dizaine de centimètres tout au plus.

C’était la troisième fois que Madeleine la rencontrait. La première fois, la petite fille avait eu peur et s’était contentée de l’observer en silence. La seconde, elle avait pu échanger quelques mots avec elle.

— Bonjour, Maddy, lança la créature d’une voix cristalline.

— Bonjour, madame la fée. Vous avez fait bon voyage ?

— Je vais là où l’eau m’appelle, se contenta de répondre la créature avec un petit rire.

Madeleine l’observa. L’eau passait à travers elle sans la mouiller, comme si elle était immatérielle.

— Je suis contente de vous revoir, fit la petite fille.

— Je t’avais promis de revenir. Tant qu’il y aura cette cascade, j’y apparaîtrai pour toi.

Madeleine rougit, un peu gênée. Pourquoi la fée reviendrait-elle juste pour elle ? L’enfant avait mille questions mais n’osait les poser toutes, de peur d’indisposer sa visiteuse.

— Quand la pluie s’arrête, se décida-t-elle à demander, où allez-vous ? Avez-vous un château dans les nuages ?

— La pluie ne s’arrête jamais, répondit la fée.

— Mais si !

— Il pleut toujours quelque part.

— C’est vrai, reconnut la petite fille. Où étiez-vous avant d’arriver ?

— Dans une île au sud, veux-tu que je te la montre ?

— Oui, oui, fit la petite fille excitée.

La fée écarta les mains et projeta une lumière orangée sur la vitre. Une image tremblante apparut alors sur le carreau. Des palmiers ployaient sous le vent. L'orage paraissait terrible, jamais Madeleine n'avait connu pareille fureur. La pluie frappait un village fait de huttes simples et fragiles. Fantastique ! Comme à la télévision ! pensa Madeleine ravie. Décidément la fée possédait de grands pouvoirs !

En observant la scène de plus près, Madeleine aperçut des petites formes qui gesticulaient sous la pluie. Les habitants fuyaient la tempête et se réfugiaient dans leurs cahutes. La petite fille eut un pincement au cœur : ils paraissaient misérables et désespérés face aux éléments déchaînés.

— Ils ont l'air très pauvres, murmura Madeleine.

— Qu'est-ce que la pauvreté ? demanda la fée.

La petite fille la regarda. La créature ne savait-elle pas ce que c'était ? Mais celle-ci ne semblait pas attendre une réponse de sa part. Elle poursuivit d'ailleurs :

— On est pauvre quand on est seul.

Madeleine reporta son regard sur l'image vacillante. Elle voyait à présent la scène de plus près. Un garçonnet, réfugié sous un porche, regardait la mousson avec intérêt. Madeleine était incapable de discerner plus de détails mais elle eut l'intuition que l'enfant observait, lui aussi, la petite fée.

— D'autres personnes peuvent vous voir, alors ? demanda la petite fille qui pensait plus tôt être la seule à avoir ce privilège.

— Peu y parviennent.

— Pourquoi ?

— Les gens n'aiment pas la pluie. Ils rouspètent lorsqu'un crachin arrive, maudissant le ciel. Pourtant l'eau est essentielle pour la terre, pour les plantes, pour la vie.

— Oui...

— Celui qui voit la vie dans la pluie peut me voir.

Madeleine ne comprenait pas toujours bien les propos de la fée. Ceux-ci restaient énigmatiques. L'orage semblait à présent se calmer et le filet de la cascade se réduisait à vue d'œil. Madeleine comprit que sa visiteuse ne resterait plus que quelques instants.

— Merci d'être venue me voir ! lui lança-t-elle avec chaleur.

— À bientôt, Maddy, fit la fée dont l'image se troublait, la prochaine fois je te confierai un secret.

— Un secret ?

Mais il était trop tard : la créature avait déjà disparu. Le filet d'eau s'était tari. Madeleine poussa un soupir déçu. Elle aurait tant aimé apprendre ce mystère ! Tant pis ! Ce serait pour le prochain orage !

Le soleil brilla les jours suivants, au grand dam de la petite fille. Puis, une semaine plus tard, le temps se dégradait. La pluie éclata tandis que Madeleine rentrait de l'école en compagnie de sa mère. Les premières gouttes tombèrent sur son visage alors qu'elle était encore sur le perron. Elle se précipita à l'intérieur de la maison, adressa un bref salut à son père étonné et se rua dans sa chambre, impatiente de revoir la fée.

Elle se campa devant la fenêtre. La pluie tombait à verse mais aucun filet d'eau ne s'échappait de la gouttière cassée. Madeleine regarda vers le haut, essayant d'apercevoir la corniche. Que se passait-il ? Les gouttes frappaient la vitre, mais la cascade avait disparu.

Madeleine entendit tout à coup un bruit de pas derrière elle. Elle se retourna et aperçut son père. Celui-ci s'approcha d'elle et lui glissa avec un sourire :

— Tu es contente, Maddy ?

— Quoi ? demanda-t-elle.

— J'ai fait réparer la corniche aujourd'hui. L'eau ne tombera plus sur ta fenêtre.

Madeleine le regarda d'un air stupéfait. Cela voulait-il dire qu'il n'y aurait plus de cascade et qu'elle ne verrait plus la fée ?

— Tu vas pouvoir observer tranquillement la pluie tomber, ajouta son père, toi qui l'aimes tant.

Madeleine ne répondit pas. Elle regarda l'averse à travers la fenêtre. L'eau semblait avoir perdu toute sa magie à présent.





Horl fait sauter la banque

La nuit recouvrait peu à peu la forêt de sapins. Horl marchait vite. Il devait atteindre le village avant qu'il ne fasse trop noir pour continuer. Un crachin tenace avait détrem-pé ses vêtements. Le cuir de ses bottes chuintait à chacun de ses pas et une rigole d'eau coulait de son chapeau, juste sur sa truffe.

Tirant son manteau au-dessus de sa besace, Horl protégea ses livres. Il s'était donné trop de mal à les excaver des décombres de Spinal pour que l'humidité les gâte si près du but. Ces précieux ouvrages l'aideraient peut-être à compléter le puzzle de la civilisation humaine, aujourd'hui éteinte. Avec gourmandise, Horl caressa son sac, sentant sous le cuir l'angle carré des reliures.

Enfin, les résineux s'écartèrent, découvrant le ruban gris du fleuve qui serpentait au fond de la gorge de Norgard. Suspendu à une hauteur vertigineuse, le relief d'un village troglodyte criblait les contreforts rocheux. De petites lumières s'allumaient les unes après les autres. Tout en haut, le sommet de la montagne disparaissait dans la brume.

— Qui va là ? lança une voix hargneuse.

Ses collègues le lorgnaient par-dessus la barricade. Leur casque de mineur luisait sous la pluie. Seuls leur museau brun, leurs oreilles pointues et leurs yeux jaunes dépassaient des sacs de sable. Dans la pénombre, les kobolds de Norgard ressemblaient tout à fait à des roquets mal attifés.

— C'est moi, Horl ! cria-t-il.

L'atmosphère se réchauffa.

— Ah te v'la enfin ! On a cru que les gobelins, ils t'avaient bouffé.

— Peuh ! grogna le vieux kobold. Ma viande est bien trop coriace !

— T'as trouvé des ivres là-bas, le storien ?

— Des livres, corrigea machinalement Horl.

Il brandit sa besace avec une fierté mal dissimulée.

— T'en as avec les femelles humaines d'ssus ? demanda l'un des kobolds. Ceux où on voit leurs mamelles ?

— Non ! J'ramasse plus ces cochonneries-là ! aboya l'historien. C'est sale !

Le vague intérêt qui éclairait les yeux de la bande s'éteignit et les petites créatures se détournèrent en grognant.

— Du nouveau dans la mine ? soupira l'historien.

Les yeux dorés de ses interlocuteurs s'allumèrent de nouveau.

— Ouais ! Dans la galerie quatre-vingt-sept. Paraît qu'y a plein d'or. Mais t't'en fous, toi. T'préfères les trucs inutiles, hein, l'storien !

Il faisait plus chaud dans les sombres galeries. Horl troqua son chapeau et son pardessus trempé contre un casque de mineur et une veste en cuir de taupe.

Empruntant un wagonnet, le kobold s'orienta à petite vitesse dans les souterrains. Les courants d'air humide faisaient trembler la flamme de sa lampe. Les ombres défilaient rapidement à droite et à gauche du tunnel.

Arrivé près du but, le bruit augmenta. Les pioches s'abattaient en cadence sur la pierre. Des éclats de voix dominaient le staccato des outils.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? lança Horl au surveillant.

Le chef mineur le reconnut et il sourit ; sa lèvre supérieure se coinça sur un croc.

— Ah, l'istorien, 'tombes bien. R'garde ça.

Il désigna la surface lisse, uniformément grise, qui bouchait le tunnel.

— S'cache forcément un trésor, non ? demanda-t-il, plein d'espoir. S'emmerdraient pas à construire ça pour d'la crotte, pas vrai ?

— C'est du béton, commenta Horl après une brève inspection. Les humains utilisaient cette matière pour leur construction.

Perplexe, le surveillant tirailla ses courtes moustaches.

— C'est juste le mur d'une d'eux sacrées baraques ? Merdalors.

— À cette profondeur ? Non...

Horl tapa de l'index contre la paroi sans éveiller le moindre écho.

— Je crois savoir ce que c'est... commença-t-il.

Le silence plana un instant. Tous les mineurs avaient interrompu leur tâche, et l'outil brandi dans le vide, ils attendaient, suspendus à ses lèvres :

— C'est un coffre-fort. Une ancienne réserve d'or humaine. Ça date d'avant leur extinction. On appelait ça... une banque !

Les kobolds poussèrent une clameur de joie. Personne parmi eux ne saisissait véritablement le concept de « banque », mais les mots « coffre » et « or » suffisaient à les griser.

— Au travail ! s'écria le surveillant. Il faut percer ce coffre ! À nous l'or des humains !

— À nous la banque ! scandèrent les kobolds.

Entamer le béton s'avéra difficile. Les coups de pioche arrachaient de simples esquilles à la paroi. Mettant à profit ses connaissances des techniques ancestrales humaines, Horl finit par construire une vrille en acier. Les doigts crochés à la manivelle, les mineurs l'actionnaient à la force des bras. Centimètre par centimètre, l'hélice perça dans le mur un judas de plus en plus profond, avant, tout à coup, de déboucher dans le vide. Une violente altercation éclata entre les kobolds surexcités pour savoir qui regarderait le premier. Le surveillant mit tout le monde d'accord à coups de pioche. La horde retint son souffle tandis qu'il scrutait l'intérieur du coffre, l'œil vissé au trou.

— Alors ?

— Alors ?

Il se retourna, l'air important.

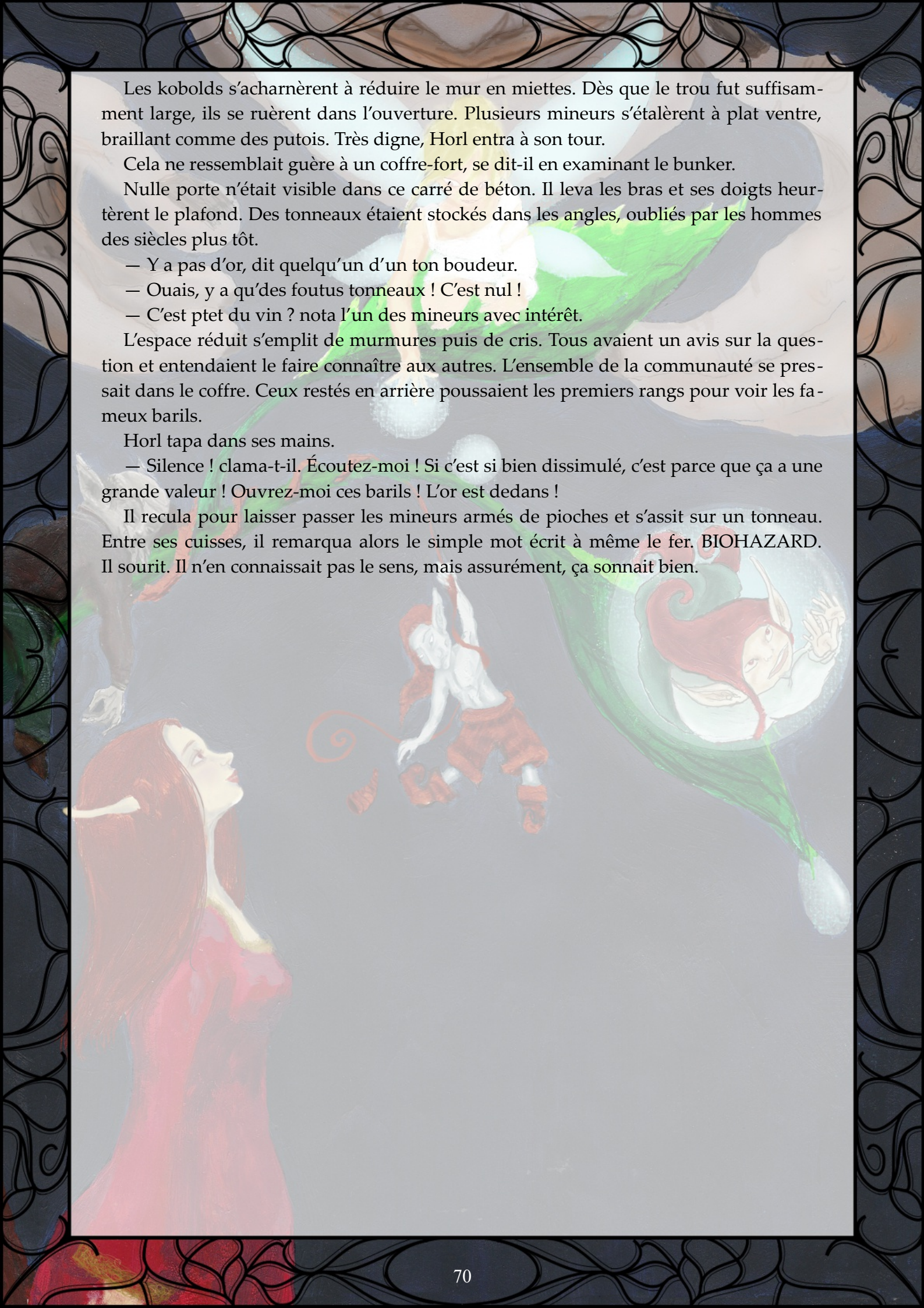
— Fait noir comme dans l'cul d'un troll ! répondit-il.

Les kobolds travaillèrent toute la nuit à élargir la cavité et à l'aube, Horl qui s'était endormi assis dans le couloir fut réveillé au son des hurlements d'excitation.

— Vous avez réussi ? demanda-t-il en s'approchant.

Il clignait des yeux comme une chouette.

— Presque ! On est riche l'istorien !



Les kobolds s'acharnèrent à réduire le mur en miettes. Dès que le trou fut suffisamment large, ils se ruèrent dans l'ouverture. Plusieurs mineurs s'étalèrent à plat ventre, brillant comme des putois. Très digne, Horl entra à son tour.

Cela ne ressemblait guère à un coffre-fort, se dit-il en examinant le bunker.

Nulle porte n'était visible dans ce carré de béton. Il leva les bras et ses doigts heurtèrent le plafond. Des tonneaux étaient stockés dans les angles, oubliés par les hommes des siècles plus tôt.

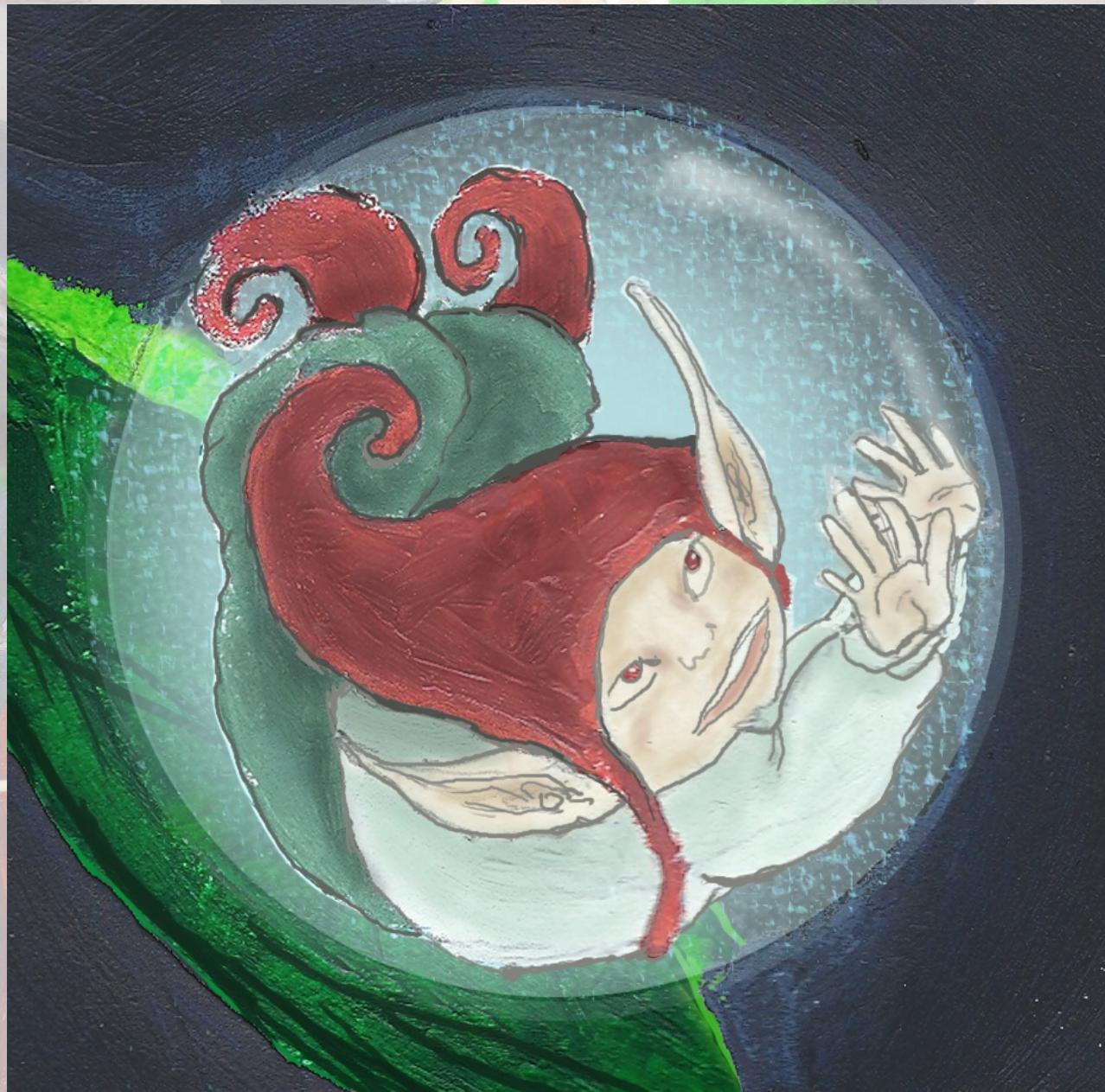
- Y a pas d'or, dit quelqu'un d'un ton boudeur.
- Ouais, y a qu'des foutus tonneaux ! C'est nul !
- C'est ptet du vin ? nota l'un des mineurs avec intérêt.

L'espace réduit s'emplit de murmures puis de cris. Tous avaient un avis sur la question et entendaient le faire connaître aux autres. L'ensemble de la communauté se pressait dans le coffre. Ceux restés en arrière poussaient les premiers rangs pour voir les fameux barils.

Horl tapa dans ses mains.

— Silence ! clama-t-il. Écoutez-moi ! Si c'est si bien dissimulé, c'est parce que ça a une grande valeur ! Ouvrez-moi ces barils ! L'or est dedans !

Il recula pour laisser passer les mineurs armés de pioches et s'assit sur un tonneau. Entre ses cuisses, il remarqua alors le simple mot écrit à même le fer. BIOHAZARD. Il sourit. Il n'en connaissait pas le sens, mais assurément, ça sonnait bien.



Crédits

- I. Eric Verger
- II. Anthony Boulanger
- III. Guillaume Dalaudier
- IV. Anthony Boulanger
- V. Eric Verger
- VI. Guillaume Dalaudier
- VII. Teo Silis
- VIII. Anthony Boulanger
- IX. Nicolas B. Wulf
- X. Blanche Saint-Roch
- XI. Aurélie Ligier
- XII. Guillaume Dalaudier
- XIII. Guillaume Dalaudier
- XIV. Anthony Boulanger
- XV. Philippe Goaz
- XVI. Vanessa Terral
- XVII. Cindy van Wilder
- XVIII. Alsem Wiseman
- XIX. Maëlig Duval
- XX. David Osmay
- XXI. Marie-Catherine Daniel
- XXII. Hans Delrue
- XXIII. Aurélie Wellenstein

Illustrations par ze.

Biographies

Anthony Boulanger (II, IV, VIII, XIV)

Anthony Boulanger vit à Paris, en compagnie de sa muse et de leur jeune fils. Il écrit le plus souvent dans les sentiers sombres de la Fantasy, même s'il fait des excursions de plus en plus fréquentes en SF. Parmi ses sujets favoris, on trouve les Oiseaux (qu'il décline sous de nombreuses formes, avec une préférence pour la symbolique du Phoenix) et sa nouvelle marotte, les Golems.

Guillaume Dalaudier (III, VI, XII, XIII)

Guillaume Dalaudier est né en 1986 à Saint Germain en Laye. Malgré son amour des voyages, il n'a pas beaucoup bougé depuis, migrant simplement de la banlieue sud à celle du nord. Un quotidien un peu gris a sans doute servi de point de départ à une envie dévorante d'évasion. Au début, il s'agissait de lire tout ce qui pouvait lui tomber sous la main... et puis un jour il s'est lancé lui aussi dans l'écriture. Il a commencé avec des nouvelles, surtout du fantastique ; et comme quelques webzines lui ont fait le plaisir de le publier, il a tenté l'aventure des romans. Voilà pourquoi on peut trouver *les passagères du Paragon* aux éditions In Octavo, une enquête sur fond de colonisation du Nouveau Monde.

Vous pouvez visiter son blog à cette adresse : www.terres-inconnues.fr. Même s'il ne le met pas très souvent à jour, c'est un bon moyen pour retrouver ce qu'il a publié.

Marie-Catherine Daniel (XXI)

Marie-Catherine écrit des histoires. Beaucoup d'histoires. Pour les grands, pour les moyens, pour les petits. De longues histoires, de moyennes histoires, de petites histoires. En littérature "blanche", en littérature jeunesse, en littérature de l'Imaginaire. On peut en trouver certaines chez des éditeurs (Argemmios, Les Roses bleues,...), dans des revues (Les hésitations d'une mouche, Borderline, Virages, Asile,...), dans des webzines (Dizart, Frontières,...).

Pour en savoir un peu plus : <http://macada.eklablog.com>

Hans Delrue (XXII)

Hans Delrue part souvent en voyage dans des futurs proches dont il ramène des chroniques sombres et inquiétantes, sans jamais se départir d'une ironie cruelle et grinçante. Il a participé à diverses anthologies et publié des textes dans les revues AOC, Station Fiction, Freaks, Brins d'éternité, Katapulpe et Virages. L'amour à deux temps est son dernier recueil de nouvelles. Site : <http://www.hansdelrue.com>

Maëlig Duval (XIX)

Quand Maëlig Duval ouvrit les yeux ce matin-là, elle distingua sur son gros orteil une forme floue. Ni une, ni deux, elle chaussa ses lunettes.

Et découvrit une fée mignonnette.

Voyant qu'on l'avait vue, la minuscule créature sauta sur l'épaule de l'écrivaine, se hissa sur la pointe des pieds, lui agrippa l'oreille et murmura : « Au royaume de Rempiqua, chaque enfant naissait avec une fée au creux de la poitrine... »

Site web : <http://www.maeligduval.com>

Philippe Goaz (XV)

Tombé dans l'imaginaire dans sa lointaine adolescence, Philippe Goaz alias Zordar s'est mis à écrire sur le tard, à l'aube de sa quarantaine, de la fantasy humoristique surtout, sur son blog zordar.over-blog.com. Plein de bravitude et d'inconscience, il a envoyé des textes à divers webzines et fanzines. La parutions de certains d'entre eux lui ont démontré que tout n'était pas rouillé chez lui.

Aurélie Ligier (XI)

Aurélie Ligier a, depuis longtemps, perdu toutes ses dents de lait. Elle sait désormais ce que les nutons en ont fait.

Franco-comtoise d'origine, elle écrit depuis 2005 et plusieurs de ses nouvelles ont été publiées en webzines, fanzines ou anthologies.

Lorsque les fées se mettent à danser au clair de lune, dans les forêts reculées de Franche-Comté (un événement assez rare), elle donne quelques nouvelles sur son blog : <http://aurelie-ligier.over-blog.com>

David Osmay (XX)

David Osmay est né en 1978, très précisément entre Paris et Amsterdam. Il travaille dans le domaine de l'environnement. Depuis 2009, on retrouve ses nouvelles dans divers fanzines, revues et anthologies. À l'occasion, il aime aussi écrire des micro-nouvelles, parce que c'est moins de boulot. Il reçoit le prix Pépin de bronze en 2010. David Osmay réside en Belgique avec sa compagne, ses deux fils et deux fauves domestiques.

Blog : <http://davidosmay.wordpress.com>

Blanche Saint-Roch (X)

Perdue pour le monde réel depuis qu'elle sait lire, Blanche a pris la plume pour souffler la magie à tous ceux qui ont rêvé, qui rêvent ou qui rêveront un jour. Elle aime rire, manger du chocolat, être avec ses amis et se transformer en loup pour hurler à la lune. Une vingtaine de ses nouvelles sont publiées en webzines, fanzines et anthologies. Sa saga romanesque, ANIMAE (Tome 1 : L'esprit de Lou et Tome 2 : La trace du Coyote), est publiée aux éditions de l'Épée, sous le nom Roxane DAMBRE.

Blog : <http://les.ecrits.de.blanche.saint-roch.over-blog.com>

Teo Silis (VII)

À la fois grenouille passionnée, chauve-souris paranoïaque et paresseux procrastinateur, Teo Silis ne sait plus ou donner de la tête lorsqu'elle se retrouve face la ménagerie qui peuple son esprit. Heureusement, à force de côtoyer des dragons, des nains, des murènes fanatiques et autres reflets démoniaques, elle s'est habituée à l'anormalité du monde et le vit très bien.

Vanessa Terral (XVI)

Fascinée par les mythologies, les légendes et les contes, Vanessa y puise l'inspiration et le souffle qui lui permettent d'écrire récits fantastiques, enquêtes occultes et, parfois, des aventures d'autres genres... Elle est l'auteure de nouvelles publiées dans diverses anthologies depuis 2007.

Son premier roman, *L'Aube de la Guerrière*, est sorti en 2012 aux éditions du Chat noir. Il est désormais disponible au format numérique, de même que *Cinq pas sous terre*, un feuilleton vampirique paru au Petit Caveau. Une version papier de cette œuvre, augmentée pour l'occasion d'une nouvelle, est disponible depuis octobre 2013.

Vous pourrez en découvrir davantage sur ses œuvres en vous rendant sur le site: <http://vanessaterral.fr>

Cindy VAN WILDER (XVII)

Prenez un peu de charbon des mines du Borinage, mélangez avec le sable des dunes du plat pays. Ajoutez un zeste de soleil italien pour éclairer le tout et saupoudrez d'une pincée de poudre d'imaginaire. Voici la recette des inspirations de Cindy Van Wilder. Depuis toute petite, elle s'est lancée à l'assaut des mots et continue à les apprivoiser sous l'œil complice de sa Muse. Elle délaisse parfois la plume pour enfile un masque de grenouille et plonger dans les eaux de CoCyclics.

Aurélie Wellenstein (XXIII)

A 32 ans, Aurélie Wellenstein vit en région parisienne avec un kobold, un berger allemand, son cheval intérieur et ses nombreuses autres personnalités. Elle est l'auteur d'une vingtaine de nouvelles publiées ou à paraître. Son premier roman reprend des thématiques qui lui sont chères : la fantasy et les chevaux. Il paraîtra début 2013 aux éditions Sortilèges.

Nicolas B. Wulf (IX)

Voguant depuis de nombreuses années sur les flots de l'écriture, Nicolas B. Wulf s'est embarqué depuis sa Normandie natale sur le navire de l'Imaginaire.

Aujourd'hui trentenaire, c'est désormais la fantasy, parfois saupoudrée de cyberpunk, qui a pris place au gouvernail inspirateur de sa nef, et qui le mène sur des eaux qui demandent encore à être explorées.

Il y a quelques années, il a laissé un message dans une bouteille jetée aux flots, une adresse pour le retrouver, où qu'il vogue sur les mille océans de l'Imaginaire : <http://nbwulf.wordpress.com>



Cascade de mots
Le Petit Peuple